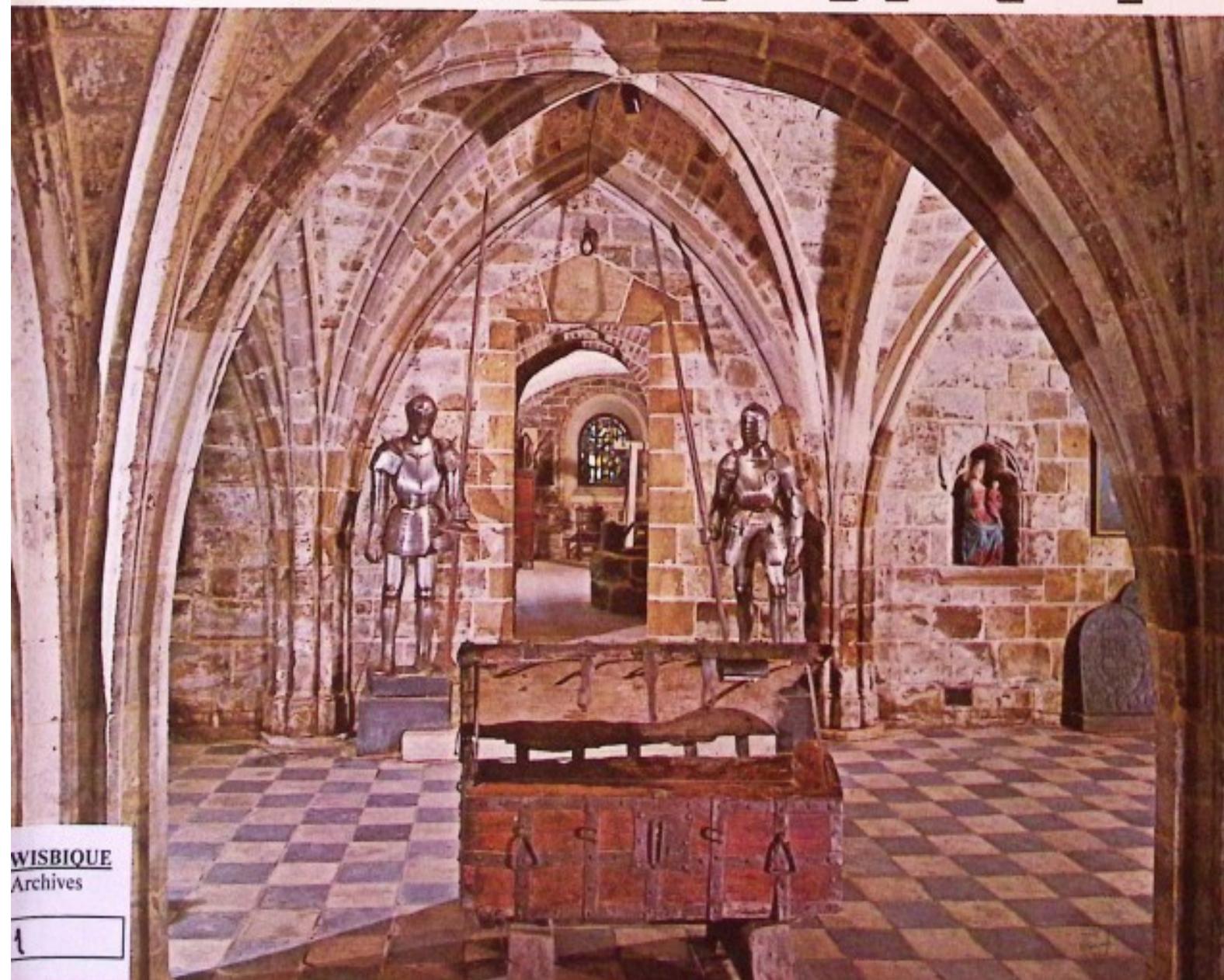




DECEMBRE 1980

BIMESTRIEL N° 6

BRABANT



WISBIQUE
Archives

1

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Présentation : Guy Cobbaert
Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : SOFADI, s.a.

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 75 F.

Cotisation 1980 (6 numéros) : 300 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. : (02) 513 07 50.

Telex : B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
000-0385776-07.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift «Brabant», die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 450 F au C.C.P. 000-0385776-07.

SOMMAIRE 6 - 1980

150 ans de cartographie en Brabant, par André Hustin	2
Rien que des souvenirs, par Geneviève C. Hemeleers	12
La vallée de la Woluwe, par Marcel Vanhamme	16
Escapade à Louvain-en-Woluwe, par Jean Alexandre	26
Démystification d'une légende antisémite, par Elisabeth de Zantis de Frymerson	31
Des villages qui sont frères jumeaux, par Joseph Delmelle	38
Presbytères en Brabant (9), par Yvonne du Jacquier	45
Un achat utile... un cadeau qui plaira	50
Avis et échos recueillis et présentés par Y.B. et J.A.	52
Les manifestations touristiques	Couverture 3

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

150 ans de cartographie en Brabant : Girault Gilbert, Institut Géographique National, Ministère des Travaux Publics, Belphotop et documents aimablement prêtés par l'auteur ; Rien que des souvenirs : Georges de Sutter, André Cas et Collection Georges Renoy ; Vallée de la Woluwe : Willy et Roland Caussin ; Escapade à Louvain-en-Woluwe : Roland Caussin et documents aimablement mis à notre disposition par l'Université Catholique de Louvain ; Démystification d'une légende antisémite : Willy et Roland Caussin ; Des villages qui sont frères jumeaux : Hubert Depoortere, S. Tilkens, Willy et Roland Caussin, Guy Cobbaert et Georges de Sutter ; Presbytères en Brabant : Roland Caussin ; Un achat utile... un cadeau qui plaira : Fédération Touristique de la Province de Brabant ; Avis et Echos : Hugues Boucher et Roland Caussin.

Au recto de notre couverture : les splendides caves de l'hôtel de ville de Diest, qui remontent en partie à l'époque romane et aux temps gothiques, abritent, depuis 1957, le captivant musée de cette cité. La richesse et la variété des collections (armures, peintures, sculptures, mobilier, matériel utilisé par les brasseurs diestois, service en étain de 132 pièces, objets remontant à la préhistoire, chartes, sceaux, etc.) présentées et agencées avec un goût exquis, rangent le musée de Diest parmi les institutions culturelles les plus importantes de Belgique (Photo : le Berrurier).

Au verso de notre couverture : la Tour de Bierbais, à Héவில், est une des multiples curiosités touristiques jalonnant la « Route Vagabonde », dernier en date des circuits créés et balisés par notre Fédération à l'intention des automobilistes (longueur du circuit : 99 km.). Quant à la tour proprement dite, elle fut construite à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle, mais fut profondément remaniée par la suite, notamment aux XVII^e et XIX^e siècles (Photo : Roland Caussin).

150 ans de cartographie en brabant

par André HUSTIN

ECOUTEZ les géographes parler les uns des autres et vous constaterez que les militaires estiment souvent que les civils n'ont jamais travaillé que pour gagner de l'argent, tandis que les civils reprochent aux militaires d'en dépenser trop dans le souci de couper en quatre les cheveux qui s'ajoutent, ou manquent, à leurs triangulations jointives successives.

En fait, cent cinquante ans de cartographie réalisés dans pareille émulation pourraient démontrer qu'il y a fort peu de civils qui n'aient pas été militaires, qu'il y a peu de militaires qui n'aient rêvé à se mettre en civil et que tous ont dû s'inspirer les uns des autres : grâce à quoi, n'importe quel Liégeois ou Anversois doté d'une carte peut débouler à Bruxelles, trouver vite et parcourir lentement la drève du Tambour ou la rue du Marché-aux-Herbes.

Quoi qu'il ait été cette rivalité, ne parlons pas de géographie sans rappeler ce que les cartographes actuels doivent à leurs prédécesseurs. Selon A. De Smet, qui dirigea la section des cartes de la Bibliothèque Royale, une ancienne tradition de cartographie,

due aux arpenteurs ou géomètres, remonte au XII^e siècle.

Toutefois les plus anciens croquis de ceux-ci, connus et conservés, ne datent que de 1307 et 1358.

1536 : premier plan du Brabant

Deux sortes d'activité cartographique se poursuivirent et connurent un point culminant grâce à l'œuvre cartographique et artistique de Jacques Deventer (1505-1575). Celui-ci subit l'influence d'un professeur de mathématiques et de médecine de l'université de Louvain : Gemma Frisius (1508-1555), célèbre par une méthode de triangulation permettant de lever des cartes locales : sans aucune mesure de base sur le terrain.

Pourtant Deventer (qui dressa une carte du duché de Brabant en 1536) travaillait, lui, sur le terrain ! Il dessina environ deux cents plans de villes de nos régions. Nombre de ses documents « secrets » furent gardés précieusement et constituent une documentation curieuse à maints égards. Orientés au nord (bien avant ceux de ses successeurs), les plans de Deventer étaient à une échelle de l'ordre de 1/7.500 à 1/9.000.

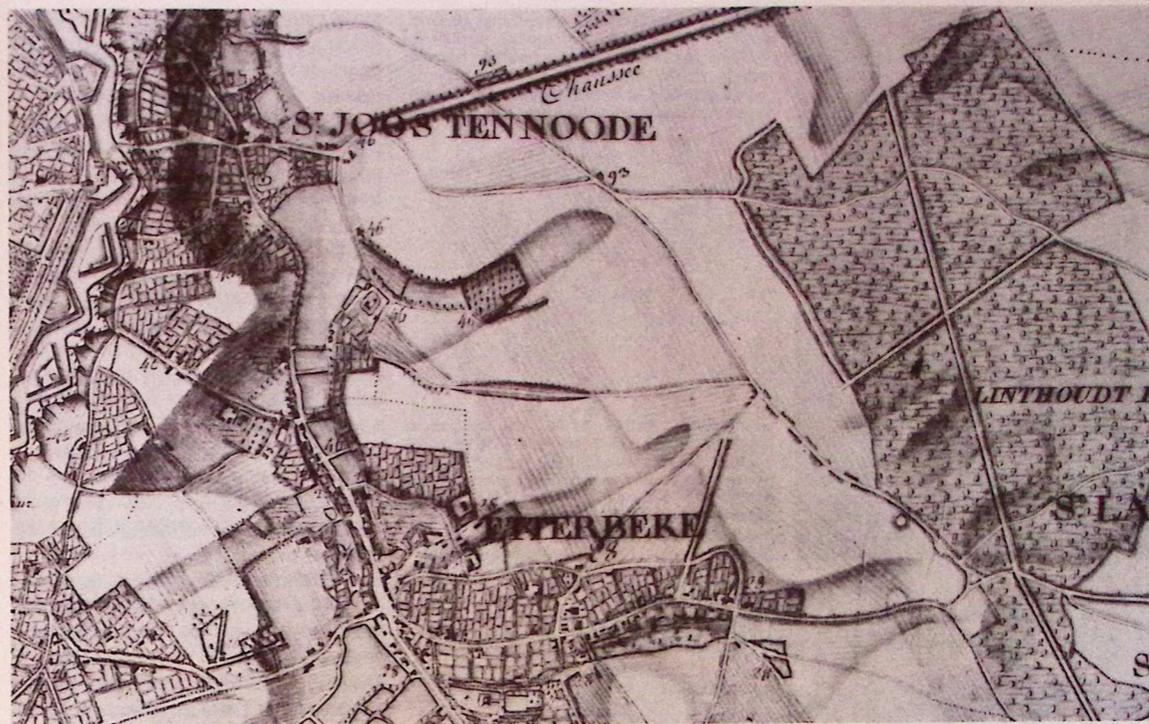
1555 : Mercator

Parmi ses élèves, Gérard Mercator (1512-1594) fut longtemps au service de Charles Quint. Ce Flamand de Rupelmonde devint un des fondateurs de la géographie mathématique moderne et il donna son nom à un système de projections dans lequel les méridiens sont représentés par des droites parallèles et les parallèles terrestres par des perpendiculaires aux premières. Ses atlas, publiés à Anvers, contenaient déjà de remarquables images de la Terre, en planisphères.

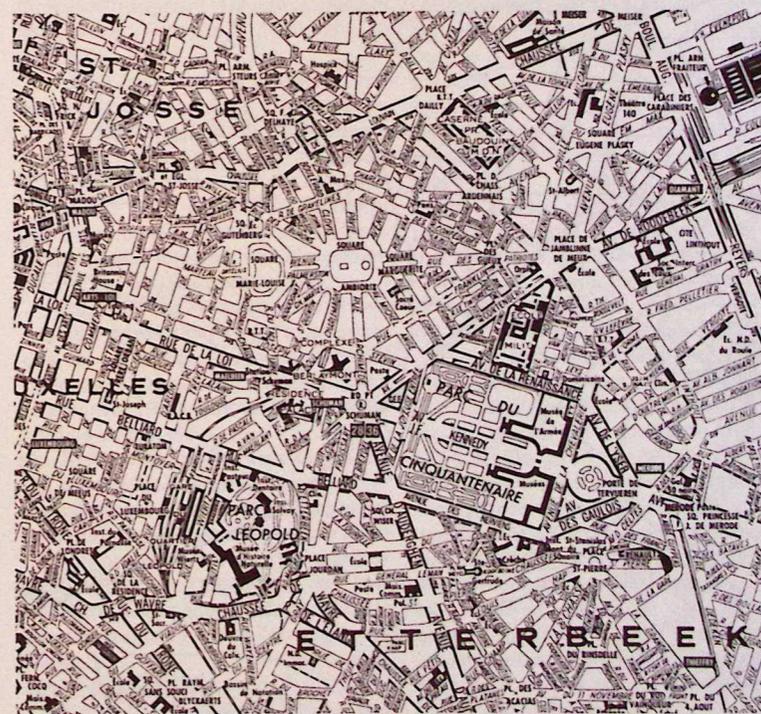
Dès le XVII^e siècle, Amsterdam prit la place d'Anvers comme centre mondial de la cartographie commerciale. Celle-ci était l'apanage de géographes privés. Leurs travaux n'avaient pas la précision souhaitée pour répondre aux besoins militaires qui s'affirmèrent à mesure que se formaient les grands Etats européens des Temps Modernes. La place nous manque pour parler d'Ortelius, de Stévin et d'autres, mais il serait faux de croire que la Belgique est née en 1830 sans un important héritage en géographie.

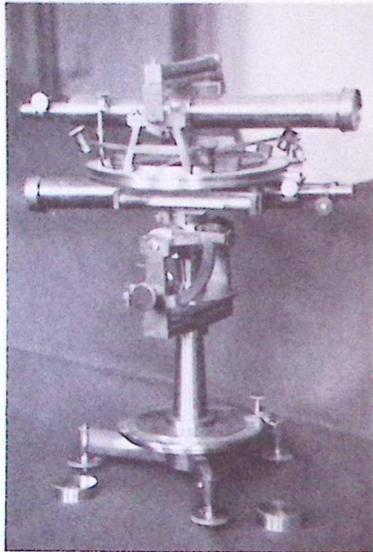
1615 : Snellius

Un événement scientifique considé-



Levée en 1769, la carte de Ferraris originale était entièrement dessinée et colorée à la main à l'échelle de 1/11.520 environ. Nous en avons réduit un extrait. Elle fut gravée en 1770 par Cardon. On peut la comparer au plan actuel de Girault Gilbert. En s'y promenant du regard, dans le sens des aiguilles d'une montre, on reconnaît (à gauche) la Porte de Louvain, la chaussée de Louvain, la place Saint-Josse triangulaire, les rues Braemt et Bonneels, le boulevard Clovis, la rue Charles Quint et la rue du Noyer (93) prolongée par la rue Gérard, la rue Rasson qui rejoint la rue de Linthout, la chaussée Saint-Pierre, l'église Sainte-Gertrude, la place Jourdan et la rue du Cornet ; enfin la chaussée d'Etterbeek, les étangs et la rue Jacques de Lalaing montant vers les remparts que nous appelons « boulevard de Première Ceinture » et... qui est probablement de troisième ceinture.





Ci-contre : ce théodolite surmonté d'un niveau qui détermine l'horizontale permet de mesurer les différences de hauteur par une lunette et les différences de direction par l'autre lunette. Cet instrument servant aux mesures d'angles a été en usage de 1850 à 1930. (I.G.N.)

Ci-dessous : extrait de la carte de Vander Maelen au 1/20.000 levée vers 1846 et revue en 1859. On remarquera l'absence de courbes de niveau. Le relief est encore suggéré par des ombres. Ici la rue de la Loi est tracée. Elle se termine par un hippodrome. Un jardin zoologique est prévu au parc Léopold. Le chemin de fer Bruxelles-Namur est flambant neuf.



nable marqua les progrès de la cartographie en 1615 ; ce fut la mesure d'un degré de méridien terrestre par un professeur de Leyde : Willebord Snellius (1580-1626). Il eut l'idée de réaliser cette première approche scientifique en utilisant une chaîne de triangulation. Calculée d'abord d'Alkmaar à Bergen-op-Zoom, cette chaîne fut prolongée ensuite de Bergen-op-Zoom à Malines à travers un pays d'une merveilleuse platitude où saillaient trois énormes tours : celle de la cathédrale d'Anvers (120 m de haut), celle de l'église de Hoogstraten (107 m) et la tour carrée de la cathédrale Saint-Rombaut à Malines, dont le clocher manque encore aujourd'hui (80 m). La minute originale du calcul de l'arc méridien de Bergen-op-Zoom à Malines se trouve actuellement à l'Albertine à Bruxelles (1).

Les trois points choisis par Snellius : Anvers - Hoogstraten - Malines, sont donc les plus anciens sommets de la triangulation belge.

Selon J. Loodts, ces sommets sont encore venus à point comme bases des derniers réseaux triangulés.

Adaptée en 1666 par l'Académie des Sciences de Paris, la méthode de Snellius a donc « subi des ans l'irréparable outrage » en faisant preuve d'une belle résistance.

La méthode du précurseur hollandais fit le bonheur de Fricx, un éditeur bruxellois qui préparait, en 1712, une carte des Pays-Bas méridionaux en 24 feuilles au 1/135.000°. Il fut imité par Braun et Hogenberg, puis par Martin de Tailly.

Les fameux triangles de Snellius allaient être adoptés aussi comme méthode de mesure du terrain par un astronome français très renommé : Cassini de Thury. Celui-ci avait reçu en 1744 l'ordre de suivre les armées de Louis XV qui avaient pour objectif de reprendre les Pays-Bas aux Autrichiens et d'amener la France « partout où était la Gaule », selon le mot de Richelieu. Cassini de Thury put étendre sa triangulation de Dunckerque à Tongres en passant par Bruges, Gand, Anvers et Montaigny : pourtant ses opérateurs éprouvèrent maintes fois les tourments de la guerre. Le Français fut le tout premier « militaire » à pénétrer

sur le territoire brabançon (à Asse) avec une chaîne de triangulation.

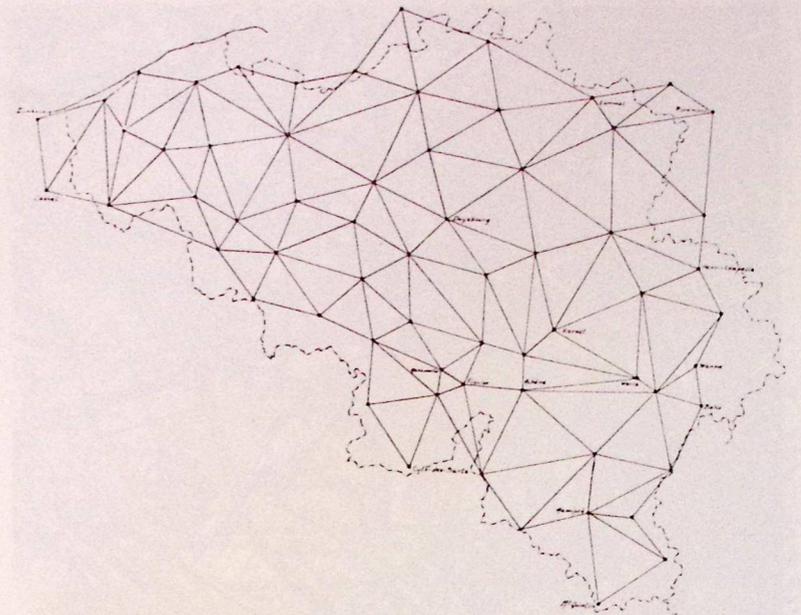
1771 : Ferraris

Les travaux de l'astronome français allaient servir de base de départ au comte autrichien Ferraris (qui avait épousé une d'Ursel). Général, directeur de l'artillerie des Pays-Bas autrichiens, celui-ci allait lever, de 1769 à 1778, la première carte d'état-major de notre pays, carte qu'il présenta au gouverneur Charles de Lorraine. Elle comportait 275 feuilles coloriées à la main et formait une superficie de 300 mètres carrés. (La Belgique réclama et obtint une des trois versions originales, en septembre 1919, lors du traité de Saint-Germain.)

Une carte à plus petite échelle avait été gravée au départ de ce monument. Les cartes de Ferraris furent utilisées jusqu'après 1830, bien que des travaux plus exacts aient été exécutés par le général hollandais Kraeyenhoff, de 1801 à 1803, ainsi que par le colonel français Tranchot qui jalonna toute la région comprise entre Anvers et Erkelenz dans la plaine du Rhin.

1815 : Erzey

C'est un capitaine hollandais, nommé Erzey, qui tenta — après la bataille de Waterloo — de couvrir d'une chaîne de triangulation tout le territoire des Pays-Bas méridionaux perdus par Napoléon. L'œuvre d'Erzey était fort avancée en 1830, lorsqu'il fut interrompu par la Révolution belge. Il en résulta, par conséquent sur ses cartes, un grand vide brabançon délimité par les points suivants : Duisburg (près de Tervuren), Bertrée (entre Landen et Hannut), Ohey (sud d'Andenne), Bois-de-Villers (ouest de Lustin), Trou du Bois (à 6 km N.-E. de Nivelles), Mont-Sainte-Geneviève (entre Thuin et Binche), Péruwelz (S.-E. de Tournai), Le Rœux, Vollezele (10 km à l'est de Grammont) et Duisburg (Tervuren). Le travail du capitaine d'Erzey couvrirait néanmoins près des trois quarts de la Belgique actuelle. Quelques bornes installées par lui sont encore en place. Ses observations vinrent à propos à Philippe Vander Maelen qui dressa deux cartes de Belgique dans son établissement commercial de Bruxelles, de 1837 à 1854. Ces documents d'une



Carte du réseau des triangles du premier ordre de la « compensation 1886 ».

précision rarement atteinte existaient en deux échelles : 1/20.000 et 1/80.000.

Après d'Erzey, comme avant lui déjà, le Cadastre instauré par Napoléon en 1808 allait rendre d'immenses services. La Révolution belge qui avait frappé d'arrêt les travaux du capitaine hollandais allait, par ailleurs, conférer à la Belgique la liberté d'élaborer, pour la première fois en toute indépendance, ses travaux géodésiques.

« Hélas, sans moyens adéquats et suffisants, les programmes les mieux conçus et charpentés n'ont aucune continuité dans l'exécution et aboutissent rarement ». (Réflexion valable en 1831 comme de nos jours...)

En 1831, le Gouvernement Provisoire qui a créé le « Dépôt de Guerre » — qui deviendra l'Institut Cartographique Militaire — ne lui accordera pour commencer que 4.000 francs et un personnel ultra-réduit. Que seront les premiers travaux exécutés par ces Belges « indépendants » ? Des ouvrages de bureau !

1837 : Vander Maelen

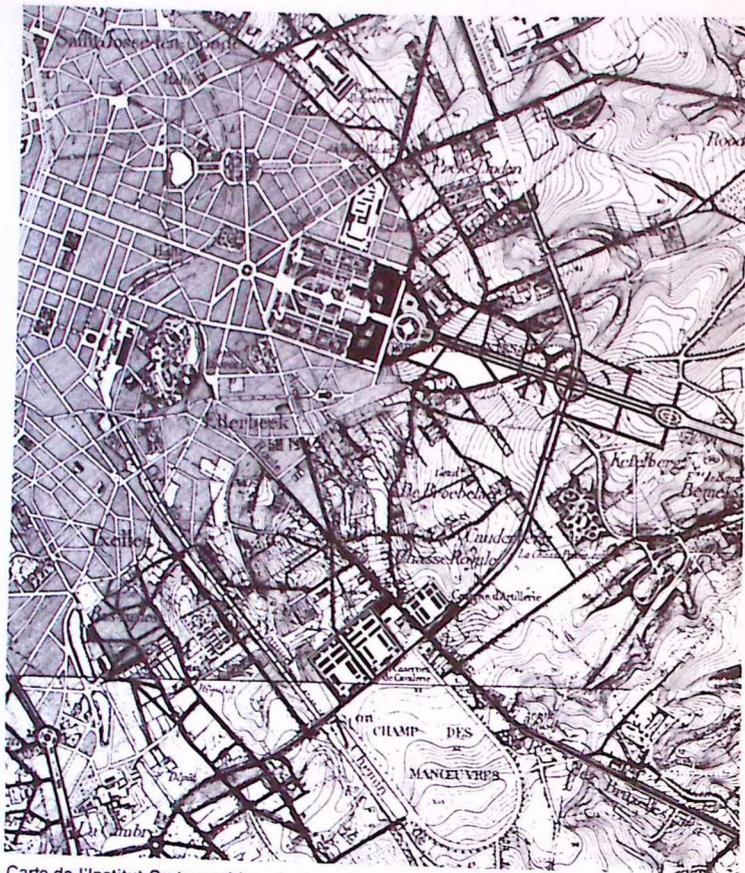
Le début de l'indépendance belge voit

l'entreprise civile prendre de vitesse l'entreprise militaire à Bruxelles, comme elle l'avait déjà fait le siècle précédent grâce à Fricx. Cette fois, c'est l'imprimerie spécialisée de Vander Maelen qui prend l'initiative de créer les cartes de la nouvelle Belgique.

Vander Maelen utilise à plein les données du cadastre. Il inaugure aussi le procédé de la gravure sur pierre. Ses courbes de niveau figurent le relief avec un rendu nouveau.

A-t-on besoin d'une vue générale ? Il offre une carte générale. Veut-on plutôt des cartes locales pour un usage particulier ? Voici la carte au 1/20.000 en 250 feuilles ! Elle sortira de 1846 à 1854, et sera revue en 1859.

Les militaires (pourvus de crédits sérieux seulement à partir de 1839) commencent leurs premières opérations sur le terrain en 1844, à la demande du gouvernement... français. Celui-ci, en effet, désire publier un atlas sur la guerre de Succession d'Espagne. Il voulait particulièrement illustrer la bataille de Ramillies (entre Gembloux et Tirlemont), bataille au cours de la-



Carte de l'Institut Cartographique levée en 1865 et gravée au 1/20.000 en 1878. Les militaires ont été les premiers à préciser les degrés de pentes par courbes de niveau. Le relief hors ville est bien marqué. On observera l'absence de l'avenue De Mot, du chemin de fer Boendael-Schaerbeek. Voyez les zones non bâties entre la Porte de Tervuren et Auderghem !

quelle, en 1706, Marlborough vainquit Villeroi.

1846 : travaux historiques et Commission Quetelet

Les officiers belges commencèrent à mesurer une base de 4.598,51 mètres, sur l'accotement de la route Tirlemont-Charleroi. Cette mesure fut prise à l'aide de règles de bois, imbibées d'huile et recouvertes d'un épais vernis. En 1845, les données rassemblées pour Ramillies se prolongèrent vers le nord pour l'étude de la bataille de Neerwinden, où le prince de Cobourg avait vaincu Dumouriez. Après quoi, à la demande du baron Chazal, ministre de la Guerre, ils portèrent leurs visées vers le camp de Beverlo ce qui les

amena à ériger un signal à Lommel, signal qui resta le fondement des mesures astronomiques ultérieures. Entre-temps, une commission de savants présidée par l'astronome Quetelet venait d'être formée.

Son but ? Etablir une carte complète du Royaume, une carte plus précise et mieux dessinée que celle de Vander Maelen. Comment ?

— **Il nous faut d'abord mesurer trois bases géodésiques**, répondit le général Nereburger. **Puis, les relier par trois chaînes de triangles longeant nos frontières. Enfin, remplir les vides par des triangles de premier ordre. Nous localiserons nos observations astronomiques en certains sommets du réseau primordial : pour répandre**

du jour sur la question de la figure de la Terre (2).

Les problèmes de courbure inégale de la Terre commençaient. Personne ne savait encore combien de déceptions ils allaient apporter aux spécialistes de la géodésie !

1850 : les règles prussiennes

« D'abord mesurer trois bases géodésiques », avait ordonné le général. Les officiers chargés des opérations demandèrent au gouvernement prussien de leur prêter des règles bimétalliques de Bessel. Elles n'arrivèrent à Bruxelles qu'en novembre 1847. Elles venaient de servir à la mesure d'une base près de Bonn. Au même moment, des idées de réformation sociale bouillonnaient à Bruxelles. Jottrand prônait « la commisération » envers les travailleurs, tandis que les Allemands Marx et Engels établissaient le Deutscher Arbeiter Verein au cabaret du « Cygne », Grand-Place. Un an plus tard, Bruxelles apprenait l'insurrection du peuple parisien et la fuite de Louis-Philippe. L'agitation gagna la Belgique aussitôt et un ami du Premier Ministre Rogier, Victor Considérant, crut le moment venu de proclamer la République. L'ordre fut cependant maintenu sans l'armée. La garde civique suffit. Karl Marx et son épouse, arrêtés et incarcérés à la prison de l'Amigo, furent relâchés après deux jours de détention. Ces événements retardèrent jusqu'en 1850 l'utilisation des règles de Bessel.

Pendant ces années troublées, les Belges, qui avaient jusque là préféré comme les Français de grandes bases géodésiques, en choisirent désormais de petites comme le faisaient les Prussiens : parce qu'elles répondaient mieux aux possibilités accrues des nouveaux instruments : astrolabes, tachéomètres, éclimètres, théodolites, télescopes.

Une première base prévue fut mesurée à Lommel, en 1850. Une deuxième le fut à Ostende en 1853. Quant à la troisième, dans le Luxembourg... elle ne fut pas mesurée. Et pour cause ! Les règles durent être renvoyées en Prusse pour la mesure d'une base silésienne devant se raccorder à la trian-

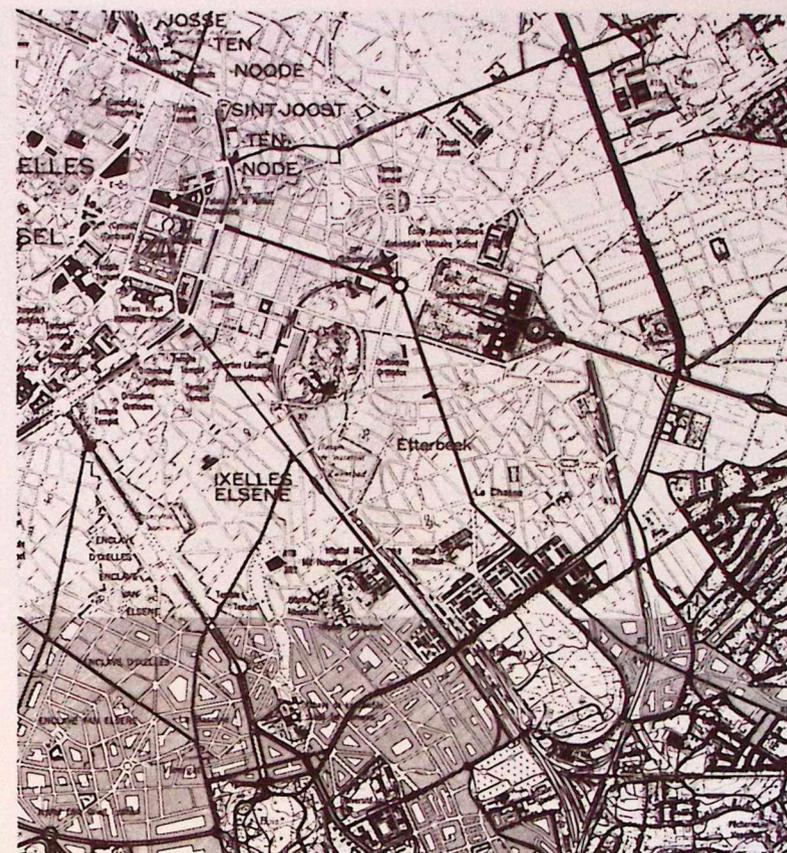
gulation russe. Les Belges en furent quittes pour étalonner les règles (3.898 m). Elles furent comparées à des copies de la toise de Bessel qui était une copie de la toise du Pérou. Une de ces copies se trouve à La Cambre aujourd'hui.

Il résulta de ces comparaisons que les mesures de Lommel et d'Ostende étaient trop courtes de 1/79.000, c'est-à-dire de 3 centimètres. Des calculs présentés par des officiers français une trentaine d'années plus tard révélèrent une discordance de 1/74.000. Ceci fut infirmé en 1912 par des mathématiciens belges qui attribuaient à Lommel une longueur trop faible de 4 millimètres.

Les bases de Bruxelles

Des observations astronomiques de latitude et d'azimut furent entreprises à partir de 1855 par Houzeau, à Lommel, Nieuport et Bruxelles. Dans la capitale, ces mesures commencèrent en haut de la tour est de l'église Saint-Joseph qui datait de 1842 et qui, imposante et sombre, dominait tout le quartier Belliard, au square Frère-Orban. Après quoi, le manque de crédits retarda les mesures d'angles... jusqu'en 1861 ! Heureusement, les essais des règles de Bessel à Bruxelles avaient permis dès 1850 d'établir une petite base au plateau de Linthout. Cette base fut rattachée à l'Observatoire Royal (place Quetelet) à l'aide d'une triangulation locale dont la première visée prit pour cible l'hôtel d'Oultremont (3).

Nombre d'observations astronomiques du capitaine Delporte apportèrent des corrections aux travaux précédents. Grâce à lui, Hamipré (près de Neufchâteau) fut établie comme troisième base. On calcula l'aplatissement de la Terre. On affina le fastidieux calcul des compensations. On détermina des longitudes. Il s'agissait là d'une délicate opération qui ne fut facilitée qu'à partir de 1910, quand la radio diffusa régulièrement l'heure de Greenwich. Le « Dépôt de Guerre » s'installa à l'abbaye de La Cambre en 1874 et fut promu en 1878 « Institut Cartographique Militaire ». Ce n'était pas son dernier nom... Au même moment, à la mort de Quetelet, l'Observatoire s'installa à



Carte de l'Institut de Géographie National, publiée en 1970, au 1/25.000ème. Les courbes de niveau sont plus fines et ont presque disparu partout : la bâtisse a mangé la campagne. L'ancienne plaine des manœuvres d'Etterbeek (sur Ixelles) n'est pas encore devenue la V.U.B. et l'U.L.B. figure seulement près du Bois.

Uccle. La prévision du temps par l'analyse des cartes synoptiques débuta en 1876.

1884 : le monument militaire belge

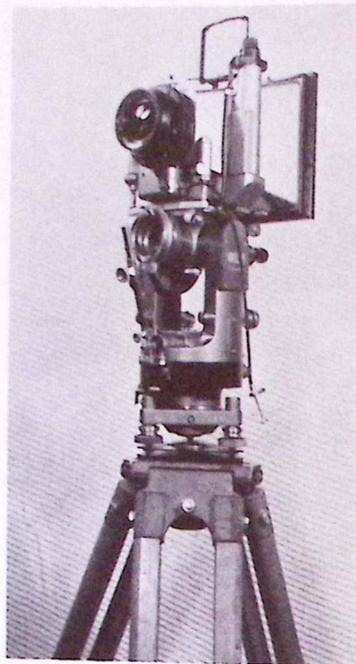
La triangulation et le nivellement aboutirent à une « fermeture » globale, enfin, et à l'achèvement de la grande carte d'état-major au 1/40.000° en 72 feuilles ou au 1/20.000° en 127 planchettes. Ces cartes fondées sur des critères rigoureusement scientifiques furent revues de 1879 à 1890 puis, une deuxième fois, de 1903 à 1912 (4).

La guerre de 1914 venait d'éclater lorsqu'on s'aperçut que les cartes contenaient encore des erreurs. Certaines compensations n'avaient jamais été réalisées ! Mais le progrès techni-

que était apparent. La zincographie avait pris la place de la litho. Après 1918, l'Institut Militaire tenta d'éditer une nouvelle carte générale, à partir d'un réseau beaucoup plus dense. Un cinquième seulement de cette opération avait vu le jour, quand Adolf Hitler lança sa Blitz sur l'Europe occidentale. Dès 1927 cependant, l'idée fut lancée de faire de la tour de l'Université Libre de Bruxelles une station géodésique fondamentale.

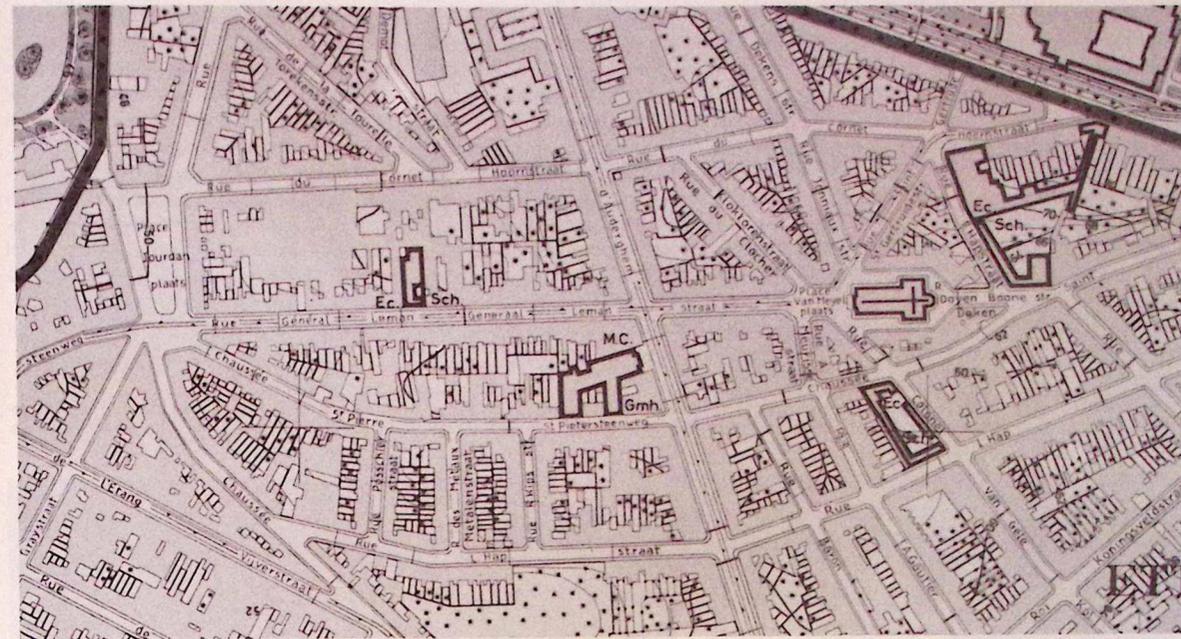
Le campanile de la tour fut aménagé à cet effet par les professeurs P. Bourgeois et F. Cox qui déterminèrent la longitude et la latitude de l'ULB par observations astronomiques.

En 1929, ils complétèrent leur travail par la mesure de l'azimut d'un repère

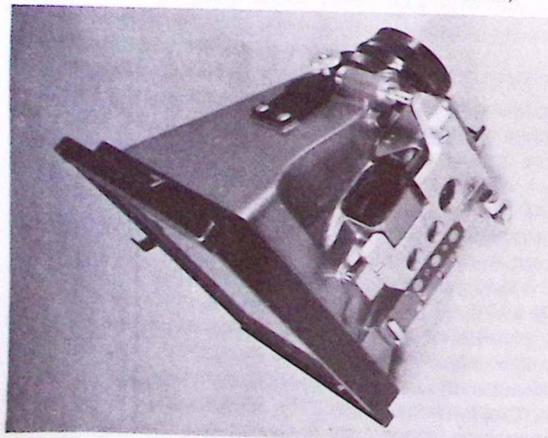


Théodolite simple, en service dans les années 30 (Ministère des Travaux Publics).

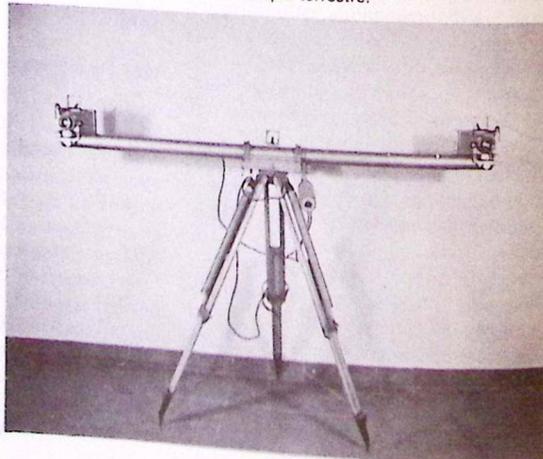
En page de droite : voici l'édition 1967 au 1/5.000ème publiée par le Service Topographique et Planimétrique du Ministère des Travaux Publics.



Cette caméra aérienne dix fois moins volumineuse que les outils actuels fut en usage en 1944-1945 (Ministère des Travaux Publics).



Jusqu'en 1953 le Ministère des T.P. a utilisé ce dispositif stéréoscopique pour la restitution planimétrique terrestre.



situé sur le sommet sud de la plate-forme de l'Arcade du Cinquantenaire. Les triangles de rattachement étaient :

1. Université Libre - Moorsel - Korbek-Lo ;
2. ULB - Malines - Moorsel ;
3. ULB - Asse (au clocher coiffé d'une boule) - Mont Castre.

A l'IGM, le colonel Gillis avait pris la place du colonel Seligmann. Les hommes passent. Le dévouement demeure...

La lenteur des activités comprises entre 1918 et 1940 s'explique par la multitude des corrections astronomiques, par de nouveaux projets de travaux géophysiques, par la triangulation d'Eupen-Malmédy, par la difficile jonction franco-belge (dont la compensation ne put être achevée qu'en... 1953, à cause de la forêt de Mormal), par la triangulation du Grand-Duché, par la détermination des Points de Laplace, par le calcul des déviations verticales et par le rattachement à la triangulation européenne.

1945 : l'aérophotogrammétrie

Dès juillet 1945, la carte d'état-major se trouve vieillie brusquement par l'urbanisation et les données nouvelles du parcellaire cadastral. La toponymie demande à être revue aussi.

L'Institut Géographique Militaire, officiellement créé en 1947 en place de l'Institut Cartographique, s'équipe d'appareils d'aérophotogrammétrie et se réorganise de fond en comble, sous l'impulsion du major Gilliard, puis du colonel Verberkt, en fonction de son centre de traitement de l'information et de calculs par ordinateurs. Diverses commissions d'enquête nationales sont fondées pour que les nouvelles cartes, imprimées par offset au départ des photos de la Force Aérienne, répondent au maximum de desiderata, y compris ceux de l'OTAN. Les réponses des commissions varient à l'infini : **rente-trois séances sont nécessaires pour étudier les possibilités techniques d'en satisfaire le plus grand nombre !** L'essai 39/1 « Rebecq-Rognon » au 1/20.000 est présenté au Congrès International de Géographie de Lisbonne en 1950. C'est alors « qu'élevant sa voix désespérée », la Belgique ne peut faire entendre aux grands pays amis les avantages du 1/20.000. A son corps défendant, elle doit passer au 1/25.000. Elle le fait pour

- le Service Géologique,
- le Centre de Recherches Géomorphologiques,

- la Cartographie des Sols et de la Végétation,
- l'Atlas de l'Académie Royale,
- La Défense Nationale,
- Le Congo, le Rwanda et le Burundi,
- la carte des nouveaux réseaux électriques,
- la carte des prospections minières, etc.

Travaillant pour compte d'autrui depuis 1976, l'Institut Militaire dispose de cartes thématiques à multiples échelles : c'est qu'il est devenu maintenant un parastatal « qui doit vivre par lui-même » ! Il porte un nouveau nom encore : « **Institut Géographique National** ». Son effectif dépasse quatre cents personnes. Il dépend toujours du département de la Défense Nationale auquel il accorde priorité de diligence, mais il jouit d'une évidente autonomie.

Ainsi ragailardi, il a entamé de nouvelles recherches en vue d'aboutir à un ensemble de cartes cohérent, homogène et **permanent**. Ceci a impliqué le rattachement d'Uccle au réseau de triangulation (20 ans de travail), le contrôle, au telluromètre, de nouvelles observations astronomiques. Dès 1970, l'Institut a sorti une carte au

1/25 000 qui est un vrai chef-d'œuvre. On peut l'imprimer (comme celle au 1/50.000) à une cadence de 6.000 à l'heure, en bon nombre de couleurs ! Et pourtant...

Pourtant l'imprimé se trouve menacé par la télévision qui peut diffuser des documents directs ou récents sur récepteurs portables, de jour comme de nuit. Le document imprimé fait pourtant recette : il peut être consulté sans dépense d'énergie par un grand nombre de spectateurs épars.

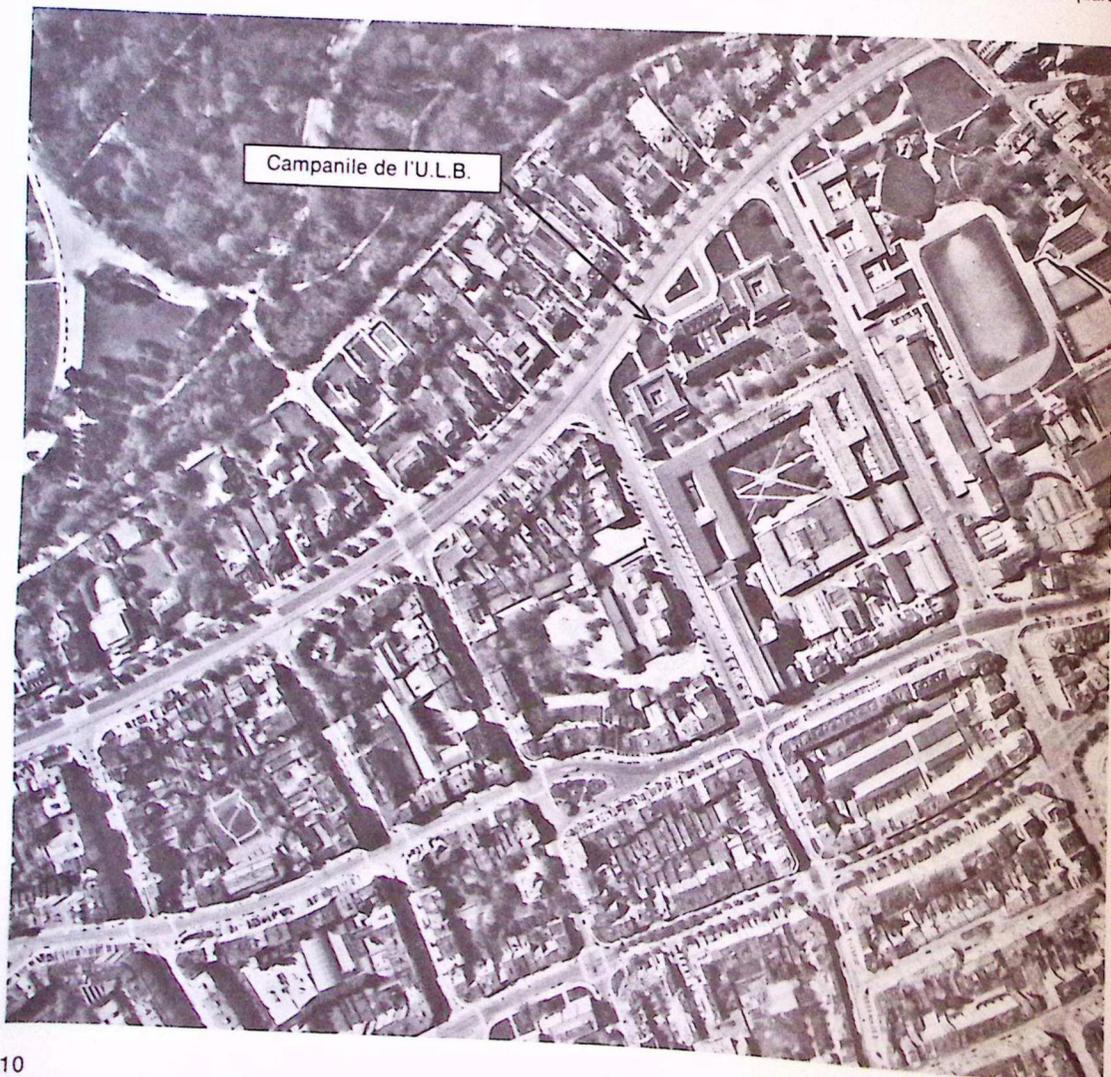
1980 : la survie

Les satellites fournissent maintenant les images en couleurs d'un hémisphère. Les échelles spatiales élargissent et approfondissent le champ visuel d'une manière quasi dramatique. Le Brabant n'est plus... qu'un point dans l'Univers !

Mais, le cadastre n'a pas abdiqué pour autant. Il s'appuie sur des sociétés de photogrammétrie. L'une d'elles, Belphotop de Wemmel, produit même des photos aériennes restituées en cou-

leurs ou en infrarouge. D'autre part, l'aménagement du territoire suscite des cartes spécifiques vendues depuis 1963 par l'Administration des Ponts et Chaussées. Ici, théodolites et verniers vérifient la stabilité des ouvrages d'art, outre les levées de routes, d'échangeurs et de canaux. Le service de topo des T.P. (217 personnes) vise l'établissement de plans à grande échelle. Il procède depuis un an à la remise à jour des cartes des grandes agglomérations (48 feuilles pour Bruxelles). Il

Photo aérienne du Bois de la Cambre et de l'avenue Roosevelt. On reconnaît à droite l'Université de Bruxelles avec sa Cité, son terrain de football, les avenues Héger et Depage à la perpendiculaire de l'avenue Adolphe Buyl. Au centre, l'avenue de l'Orée débouchant sur le square du Solbosch.



Voilà le matériel actuel d'une société d'aéroplanigrammétrie. Le bimoteur assure une stabilité suffisante à petite vitesse. A l'avant-plan, de gauche à droite, 4 magasins à film avec leur unité d'entraînement ; 4 objectifs avec leur « bague de serrage », le posémètre, la commande d'obturation ; enfin l'unité d'entraînement, l'intervallomètre et la lunette de navigation qui corrige automatiquement la dérive.

représente aussi les Vlaamse Banken (situation des bancs, des passes et des balises). Car le temps est passé où la géographie : « Ça sert d'abord à faire la guerre ».

Comme l'écrit le professeur Merenne : « Pour préserver et garder la paix, il faut bien connaître le « terrain » et les hommes qui y vivent. »

Les clichés aériens sont couramment introduits dans les outils des De Rouck, des Girault-Gilbert, des descendants des cartographes urbains qui offrent d'excellentes cartes du Brabant : sans compter les fameux « plans de secteur » ! Bruxelles cueille aussi les informations fournies par 85 ambassadeurs belges à l'étranger. Ici aboutissent les rapports que publient le Commerce Extérieur, la Coopération au Développement, la Communauté Economique Européenne, formant un vrai maelström d'informations.

Dans l'enseignement, les spécialistes ont introduit — dès 1875 — les « tableaux qui parlent aux yeux ». Ils ont évoqué les itinéraires des explorateurs, les invasions, les colonies, les chemins de fer, les ports, les échanges commerciaux. Il faudrait un fort volume pour mentionner toutes les études qui ont accompagné le travail des

cartographes pendant cent cinquante ans. Retenons la science des statistiques créée par Quetelet et les monographies de Leriche, Vlierbergh, Ulens, Gillet, Mouchamps, Boone, Tullippe, Rahir, Massart, Goblet d'Alviella, Demangeon, Em. Vanderlinden. A noter aussi l'atlas du Survey National réalisé par le département des Travaux Publics à la demande de l'Administration de l'Urbanisme et le monumental Atlas de Belgique conçu par le Comité National de Géographie, dressé et imprimé par l'I.G.N.

Dessiner la Terre ? C'est aussi prendre un enfant par la main : pour lui montrer les chemins de la connaissance et de la solidarité humaine.

(1) Détail noté par les officiers belges qui ont réalisé la triangulation et le nivellement de la zone frontalière en 1882 : « le site surmonté en 1615 par Snellius, à Bergen-op-Zoom, s'est appelé plus tard « Kijk in de pot ».

(2) Il faut savoir que pour mesurer un triangle, il faut calculer toutes les déviations de la droite dues aux accidents de terrain qui relèvent tant des contours que de l'altitude : ravin, usine, marais, ferme, rocher, fleuve, carrière, agglomération, terril, gare, étang, montagne, etc. Sans oublier la déformation due à la courbure terrestre et en prenant mille précautions aux endroits dan-

gereux. Quand tout est fini, deux cahiers de chiffres sont remplis. Il n'y a plus qu'à compenser, c'est-à-dire vérifier et additionner, section par section, dans le sens de la marche, puis à contresens (en prenant comme définitive la moyenne des deux résultats obtenus par section s'ils ne sont pas les mêmes ; ou en recommençant le mesurage si l'écart entre les deux dépasse les normes admises). Comme l'a dit un général : il faut être un peu bénédictin.

(3) Pour que les coordonnées de tout point situé en Belgique soient toujours positives, le zéro de la carte choisi à l'Observatoire de Bruxelles fut déplacé de 150 kilomètres à l'ouest pour les abscisses et de 150 kilomètres au sud pour les ordonnées. Il est donc situé en France, dans l'Oise, au nord de Compiègne.

(4) Dès 1884, nos cartographes militaires firent preuve d'une extrême prudence en ce qui concerne les pièges linguistiques. Tous les noms sans renvoi ont été orthographiés conformément à un tableau figurant à l'exposé des motifs du document 184 introduisant la loi du 26 mai 1882 fixant le nombre de conseillers communaux de chaque localité. Ceci, en ayant égard à la feuille d'errata jointe à ce document. En outre, des astérisques différents dans la liste alphabétique des noms signalaient « les divergences — quelle qu'en soit la raison — a) entre le tableau de l'exposé des motifs et celui du texte de la loi insérée au « Moniteur » du 1^{er} juin 1882 ; b) divergences entre la présente liste et le tableau de classification inséré au « Moniteur » du 30 décembre 1892 ; c) entre la présente liste et le tableau du 31 août 1893 divisant le territoire en cantons militaires ». Même précaution pour les 2.622 communes de l'édition de janvier 1904. Hélas ! Ceci n'empêchera pas une remise en question totale de la toponymie en 1945.

A Bruxelles...

Rien que des Souvenirs...

Par Geneviève C. HEMELEERS.

TANT de choses disparues surgissent dans la mémoire quand on interrompt de propos délibéré le rythme accéléré dans lequel nous entraîne irrésistiblement la vie actuelle. Ces vues rétrospectives sont salutaires quoi qu'en pensent certains. Un retour en arrière est-il nécessairement mélancolique ? Inspire-t-il toujours amertume et regrets ? Pas forcément. Il donne l'occasion soit d'effleurer sereinement le « presque oublié » en comparant des détails effacés avec raison à ceux qui les ont avantageusement remplacés ; soit de déplorer les cas où l'assainissement rendu nécessaire par la vétusté ou les impératifs du temps a donné lieu à des transformations autour de lieux maintenus, mais dans un environnement nouveau, le plus souvent discordant.

Exemples : les immeubles-tours implantés un peu partout dans Bruxelles qui écrasent le voisinage avec comme

seul apport : ombre et bourrasques, laideur et morosité.

Malgré tout c'est un jeu passionnant que celui des : « T'en souviens-tu ? », quand nous assaille le passé. Jouons-le donc mais sur la pointe des pieds pour épargner une sensibilité peut-être latente ? Images à ressusciter. Affleurements passagers. Kaléidoscope furtif : je m'en tiendrai à cela aujourd'hui.

Le point de départ sera, comme il se doit, le symbole de la naissance de notre patrie Belgique : la Colonne du Congrès, rue Royale, rappel de l'indépendance décrétée en 1831 par le Congrès National. Depuis 1859, date de son achèvement, la Colonne du Congrès, due à Joseph Poelaert, griffe élégamment le ciel de la capitale du royaume du faite de ses 193 marches. Bon début n'est-ce pas pour nos 150 ans d'âge ?... mais, bigre, ça pèse déjà.

Cependant mon dessein restera modeste car mon ambition ne se haussera pas jusqu'à cette époque relativement lointaine. Je me contenterai de survoler en dilettante le siècle présent en évoquant succinctement disparitions et changements survenus dans ce quartier-là. Puissent ces notes rencontrer l'approbation des lecteurs qui, souriant peut-être, opineront du chef en se mettant dans mes pas ?...

De part et d'autre de la Colonne irradiant des rues étroites qu'on retrouve encore : d'un côté, la très courte rue Vandermeulen rendue lugubre par le côtoisement de la colossale Cité Administrative culminant à plus de 36 mètres. Débouchant dans la non moins courte rue Vésale, elle était habitée jadis par des gens tranquilles parmi lesquels un marchand d'objets anciens dont les fenêtres à barreaux donnaient sur le ciel et, en même temps, plongeaient sur les bas-fonds, la Colonne étant comme une figure de proue au centre d'une place avec jardins s'ouvrant sur le panorama de la Ville.

De l'autre côté, la sinueuse rue de Ligne. Là étaient établis : un antiquaire spécialiste de l'Extrême-Orient qui pontifiait du haut de sa compétence ; non loin de là un coiffeur coupait les cheveux en quatre tandis qu'une maison de change conseillait les épargnants.

Plus bas, la rue Montagne-de-l'Oratoire menait vers la rue des Denrées (ancienne rue des Cailles) aux coins desquelles s'élevait une maison bourgeoise type de 1690 devenue « estaminet ». Présentant un grand intérêt architectural par son pignon classique à deux versants de neuf gradins chacun et par ses ancrs artistiquement forgées, ses façades avaient malheureusement été cimentées alors qu'elles étaient constituées de ces belles longues briques orangées dites « espagnoles ».

En 1956, elle était encore debout. Les immenses destructions opérées pour l'édification commencée vers 1958 de la Cité Administrative (si décriée maintenant) lui donnèrent le coup fatal malgré les efforts déployés alors pour la sauver par Monsieur Malfait, Architecte en chef de la Ville. Les transfor-

mations successives et anarchiques subies par Bruxelles ont tué nombre de ces « estaminets » populaires où tout le monde se connaissait et fraternisait avec bonhomie et truculence comme au temps de Bruegel. Vivons sur nos pas.

À l'un des angles de la rue Montagne-de-l'Oratoire et de la rue de Ligne se trouvait une école pour les filles. En prenant le bas de la rue de Ligne, on passait devant un bureau de police assez poussiéreux où l'on verbalisait tantôt qu'à peu près en face une librairie organisait des ventes publiques de livres et documents rares et insolites. D'énormes pâtés de maisons, de grandes portions de la rue de Ligne et des rues avoisinantes ont été anéantis là aussi pour permettre la construction de bâtiments écrasants du siège du Département Communal de Belgique dans une architecture de temps futur. A leurs pieds la rue de la Banque n'est plus qu'un passage sans vie.

À un coin de la rue du Bois-Sauvage, devant l'abside de l'imposante et vénérable Cathédrale Saint-Michel, la même Banque se maintient. Elle jouxte l'entrée d'une belle demeure du XV^e siècle, en briques, habitée de tout temps par les Doyens-Plébans de la cathédrale. Une petite tourelle se hausse du col dans le couloir d'entrée derrière le portail toujours fermé. Invisibles du dehors, dans une cour précédant le jardin situé au fond de cette vénérable propriété, subsistent une grosse tour de défense et une partie de courtine de la première enceinte de la Ville (fin XII^e siècle - début XIII^e siècle) aux murs de 2,30 m d'épaisseur en bon état de conservation. Ceci inébranlable et intouchable heureusement.

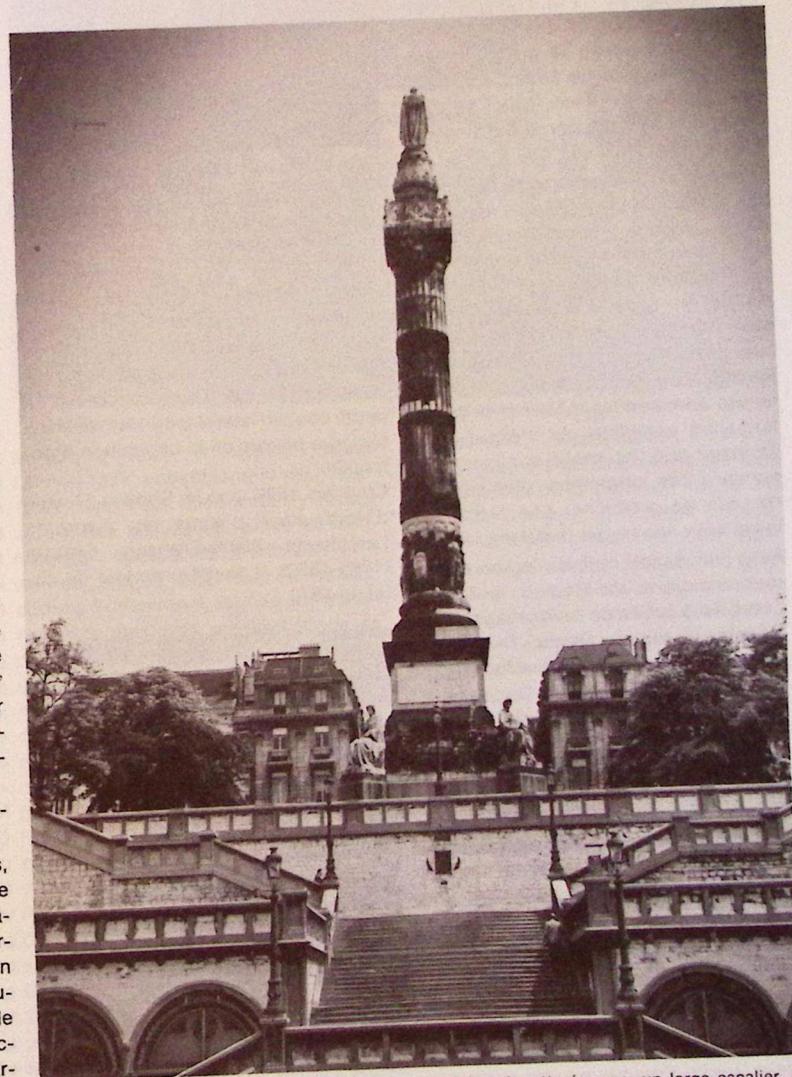
Remontons vers la Colonne du Congrès.

Qui se souviendra qu'en contrebas, dans une chute rapide vers le centre de la Ville, à l'emplacement de l'esplanade démesurée que l'on voit aujourd'hui et du nouveau jardin créé en 1978/79, au niveau inférieur, se trouvait installé au bas d'escaliers un asile de nuit qui recueillait les épaves nocturnes hantant misérablement ce quartier très peuplé ?

Qui se rappellera de ce que cet îlot de

taudis troué d'impasses comprenait notamment celle de la Trompe au fond de laquelle logeait un chiffonnier sous la protection d'une image de Notre-Dame de la Paix toujours fleurie, nichée entre deux bougeoirs scellés dans la brique de façade ? Le peuple qui la vénait l'appelait familièrement Notre-Dame des bas-fonds. Aura-t-on oublié l'insalubre rue de Dieghem qui débouchait rue de Schaerbeek (appelée autrefois « Chemin aux Anes ») — toutes deux disparues — par laquelle déambulait le fa-

meux tram « chocolat » aux sièges cannelés où les voyageurs se faisaient vis-à-vis et payaient le trajet 10 centimes ? En 1951 encore, il descendait vers la Bourse et en remontait tout en grinçant allègrement. Formée de deux impasses la rue de Dieghem était barrée par une poutre séculaire supportant un bac à fleurs sous une minuscule chapelle où trônait une Vierge en plâtre couronnée d'une croix. Au coin de la rue de Schaerbeek et du boulevard du Jardin Botanique le photographe de la Cour et du high-life



La Colonne du Congrès, il y a une vingtaine d'années. A cette époque, un large escalier, à paliers, permettait encore de gagner directement les « bas-fonds » de Bruxelles.

« Buyl » offrait encore ses vitrines en 1951 à l'admiration des badauds. Il fixa superbement les effigies compassées de générations de personnalités appartenant aux milieux mondains.

Qui aura souvenir de l'Hôpital Saint-Jean, situé à mi-chemin du boulevard du Jardin Botanique ? Son histoire est courte : en 1827 le Conseil des Hospices fut autorisé par arrêté royal à bâtir un nouvel hôpital sur les ruines de l'ancien Hospice Pachéco (1), du nom d'un conseiller d'Etat dont la veuve fonda cet hospice pour femmes âgées, en 1713. La première pierre de cet hôpital dénommé Saint-Jean (2) fut posée là en 1838 ; son achèvement date de 1843 ; son inauguration eut lieu avec faste ; sa chapelle fut consacrée par le Cardinal-Archevêque de Malines.

Élevé grâce à la générosité de mécènes, de nombreuses plaques apposées sur sa façade commémoraient leur geste charitable et leurs noms ! Une fois franchi le portique d'entrée monumental on découvrait dans la vaste cour intérieure une très belle galerie à colonnade en hémicycle. Démoli à son tour en 1951 pour la percée de la fameuse Jonction Nord-Midi et la transformation complète qui s'ensuivit de ce vieux quartier replié sur lui-même pendant très longtemps, plus rien ne rappelle sa présence. Les tentatives faites pour l'épargner restèrent vaines. Avec lui disparurent de nombreuses rues comme la rue Zérézo, la Steenpoort, le quartier de la Montagne des Géants, la rue du Seigle, la rue du Chemin de Terre, la rue des Petits Jardins ; des impasses : Deppekens, Saint-Ambroise, de la Betterave, de la Porte Bleue, du Géranium, du Froment, des Epis, de la Carotte... et j'en passe, les énumérations étant fastidieuses. Rues effacées du plan d'une ville mais pas de la mémoire des témoins d'une certaine époque ; traces imprimées, gommées, remplacées, tels les reflets dans un miroir qui disparaissent en même temps que la réalité de l'image...

Remontons vers la Porte de Schaarbeek proche en regrettant les mutilations successives subies par le cher vieux Jardin Botanique : une première fois en 1941 à cause des travaux de la



Autre coin disparu du Vieux Bruxelles, cette belle maison bourgeoise, datée 1690, à pignons à gradins, devenue, par la suite, estaminet et qui occupait un des angles de la rue Montagne-de-l'Oratoire et de la rue des Denrées.

Jonction Nord-Midi et la création du boulevard Saint-Lazare qui, désormais, le coupe en deux ; une seconde fois en 1957 quand sa superficie fut réduite encore par l'empiètement d'un large couloir latéral pour les besoins toujours accrus de la circulation automobile.

Créé en 1826 par la Société Royale d'Horticulture d'après les plans de l'architecte Pierre-François Gineste (1769-1850), il devint propriété de l'Etat en 1870.



Perdue à jamais, l'Impasse de la Trompe qui gardait, dans sa niche, Notre-Dame de la Paix, dite aussi « Notre-Dame des Bas-Fonds ».

Au passage souvenons-nous des solides chevaux qui gravissaient en peinant la rude montée constituée par le boulevard du Jardin Botanique. En faction au bas du boulevard sous la garde d'un voiturier, ils étaient attelés en renfort aux voitures à traction chevaline moyennant une rétribution modeste.

Ils étaient deux, parfois trois, à attendre le client. Cette coutume perdue jusqu'au début des années 1930. Existait aussi à ce moment-là des abreuviers en fonte qui permettaient aux bêtes de se désaltérer : chevaux, chiens, oiseaux. Les derniers à se maintenir furent ceux de la Porte de Schaarbeek, disparu maintenant et celui qui se trouve toujours à l'ombre de la Cathédrale Saint-Michel, en face de la Banque Nationale. Un souhait : ne pourrait-on les revoir à travers la Ville ? De la vasque supérieure où buvaient les chevaux on ferait une corbeille à fleurs, l'inférieure retrouvant son usage primitif pour les chiens et les oiseaux. Ce serait utile et charmant.

Des bancs offraient une halte aux promeneurs à l'extérieur du Jardin Botanique devant la balustrade de pierre établie en 1863 le long du boulevard. Tout ceci animait les rues. Tout cela était à la mesure de l'homme. Actuellement hélas : bruit, vitesse, pollution, exigüité des trottoirs pour les piétons, ces galeries... : plus d'invite au repos, rien que hâte fébrile et bousculade. Domage... le temps de flâner était bon.

Le boulevard Galilée, aux beaux hôtels de maîtres, a totalement changé d'aspect : il n'est plus formé maintenant que d'un seul building monumental et impersonnel. En 1971, au n° 12, était exposé, sur l'un d'eux, un cartouche en pierre bleue portant ces mots :

« Maison offerte à M. Charles Rogier, Ministre de l'Intérieur, promoteur des Chemins de Fer — 1834 — Témoignage de reconnaissance nationale ». Chemin faisant, nous arriverons très vite à l'ancien Observatoire proposé par Adolphe Quetelet, en 1823, et terminé en 1837 seulement. Voici pourquoi : pendant les « journées de septembre 1830 » les patriotes s'y embusquèrent. De grands dégâts furent occasionnés de ce fait et retardèrent son achèvement. Moins de 50 ans plus tard, il fut abandonné pour le nouvel

Observatoire construit, à Uccle, de 1843 à 1891, toujours en activité, mais qui n songe à déplacer vers le sud du pays...

En face, la petite Place des Barricades, créée en 1824 (à l'origine Place d'Orange, et marché aux chevaux et aux voitures), s'est maintenue, elle, avec ses maisons à deux étages de même style ; circulaire, s'ouvrant sur quatre artères et sur le boulevard Bischoffsheim, elle expose, en son coin, la statue d'André Vésale (anatomiste et médecin de rois, 1514-1564) érigée en 1847. Autrefois ceinturée par une multitude de lilas en pleine force, un jour funeste, elle vit disparaître la presque totalité d'entre eux pour n'en laisser réchapper que quatre... Pourquoi ?

Au jet de pierre, la rue des Cultes, où est installée la Firme Sorgeloos continue de tout Bruxelles, grâce à sa cavalière porteuse de pains à domicile. En 1863, ces Patrons-Boulangers organisèrent leurs « cougnous » de Noël de « patacons », derniers à le faire entendre. Cette jolie coutume populaire est fort ancienne dans toutes nos provinces. La michette était ornée en son lieu d'un médaillon ou disque : « le patacon » en plâtre ou en terre à pipe présentant les sujets les plus divers coloriés naïvement à la main. Les censures artisanaux de fabrication en Belgique furent surtout : Nimy, Louvain et budour (ce dernier cessa toute activité peu après 1930). Dans les familles on conservait les « patacons » d'une année à l'autre. Nos Musées de Folklore en détiennent de belles collections dont certaines remontent au 17^e siècle. Depuis, le « patacon » a été remplacé par le petit Jésus en terre.

Arrivant à la place Madou, on regrette son visage ancien, quand, entre autres maisons bourgeoises, le n° 7, sur le côté droit, avant la pente constituée par la chaussée de Louvain, comprenait l'atelier du bon peintre belge Jean-Baptiste Madou. Il y est mort en 1877. La place est devenue d'une banalité écœurante avec sa tour démantelée.

Tranchissons les boulevards, prenons la rue du Congrès, empruntons la rue de l'Enseignement pour passer devant



FÊTES DE SEPTEMBRE A BRUXELLES. Ovation faite à M. Charles Rogier, ministre de l'Intérieur.

le Cirque Royal, en activité depuis l'année 1878, complètement rénové en 1953. Depuis son ouverture, s'y succédèrent des activités diverses et nombreuses : spectacles théâtraux, music-hall, opéras, opérettes et ballets, cirques évidemment, fêtes sur glace, concerts, meetings, manifestations de distribution de prix aux enfants des écoles communales.

A deux pas, l'ancien et pauvre quartier de Notre-Dame-aux-Neiges a cessé d'exister car, en 1875, on entreprit sa démolition complète afin de tracer, à partir de 1876, les rues rectilignes que l'on voit de nos jours. Tout a disparu : appellation, chapelle, couvents, coutumes, impasses, souvenir des dentellières...

Demeure encore — mais caché aux yeux de tous — au n° 96 de la rue de la Croix de Fer un souvenir de l'année 1885. A cette époque, la glace formée par le gel sur les étangs d'Ixelles notamment était prélevée, transportée par voitures à chevaux, déversée et entreposée dans des salles souterrai-

nes spécialement construites à cet effet par Léonard de Beck dans les sables de la rue de la Croix de Fer et de la rue du Congrès. Ces blocs étaient vendus aux particuliers. En 1965 encore, un large escalier déroulait sa spirale autour d'un monte-charges circulant dans un puits profond d'environ 18 mètres. Les galeries prenant naissance à chaque palier contournaient deux salles gigantesques (séparées par un mur) dont la superficie totale était d'environ 4 ares 80. Ces galeries servaient de glacières aux bouchers du quartier.

Je l'avais laissé prévoir : je n'ai égrené qu'un chapelet limité de faits et choses simples... comme il y a la grande et la petite histoire... les souvenirs étant destinés à s'effacer plus ou moins vite, mais sans rémission aucune.

(1) Celui-ci ayant été transféré au début du XIX^e siècle au boulevard de Waterloo.

(2) Celui-ci remplaçant le vieil Hôpital du même nom siégeant place Saint-Jean, démoli en 1846.

La Vallée de la Woluwe

par Marcel VANHAMME



TANT de personnages réels ou légendaires ont hanté la vallée de la Woluwe que les archéologues, les historiens et les artistes se dégagent difficilement de l'atmosphère d'autrefois — encore décelable de-ci de-là — en ce lieu plein de charme.

A la fin du XVIII^e siècle, l'abbé Mann, ecclésiastique philosophe, narrateur attentif de la ville de Bruxelles et de ses environs, parcourait souvent la forêt de Soignes et les villages de l'orée du bois. Il rapportait ainsi que la Woluwe, le ruisseau le plus considérable de toute la partie du pays « au levant de la Senne », avait ses sources entre Boitsfort et la chaussée de Namur. Ces sources, ajoutait-il, forment jusqu'à dix-huit étangs dans le bois, avant que leurs eaux s'unissent en ruisseau à Boitsfort. En cet endroit, concluait-il, la forêt et les coteaux qui l'entourent forment des coups d'œil uniques. La rivière prend ensuite le nom de Woluwe, ou de la Weule, « à cause de tant de moulins qu'elle fait tourner ». De Boitsfort jusqu'à Kraainem, sur la chaussée de Louvain, elle fournit de l'eau à un très grand nombre d'étangs.

Au milieu du siècle dernier (vers 1858), au départ d'Auderghem, le promeneur rencontrait successivement : la fabrique et teinturerie Idier, la maison de campagne de van Humbeek, la chapelle Sainte-Anne, le château Val-Duchesse (ancien couvent des domini-

Woluwe-Saint-Lambert : l'église Saint-Lambert a gardé sa robuste tour romane remontant à 1150 environ.

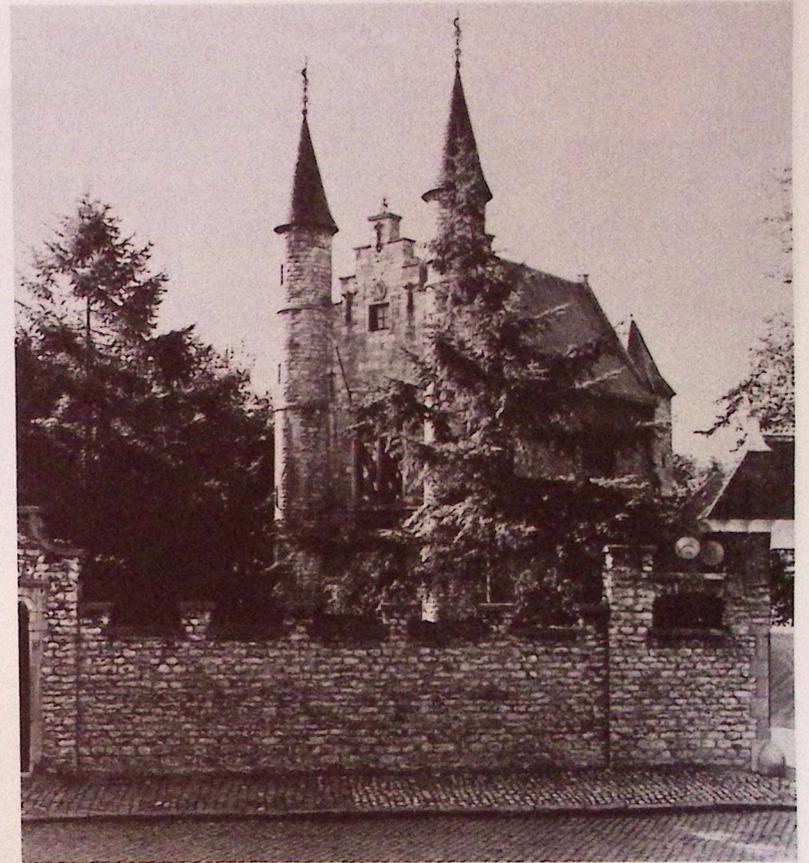
caire), la ferme et le moulin du Bovenberg (la ferme a appartenu pendant des siècles à l'hôpital Saint-Jean, de Woluwe), le Linde Plyn, den Groenenberg, Canselrey (la chancellerie), le château Malou, le Lindekemal molen (papeterie Devos), het Slot, la chapelle Marie la Misérable, le château Charles, ou Kieffelt, du comte de Ribeaucourt, l'Arche de Noé, le Vellemolen, 't Hof ter Musschen, 't Hof ten Berg, 't Hof ter Eycken, Kleynenberg, la papeterie Lauwers et Cie, enfin la route de Louvain.

La carte topographique et hypsométrique de Bruxelles et Environs (1) du milieu du siècle dernier serait à comparer avec celles qui furent dressées, par exemple, en 1880, en 1930, en 1956 et en 1970. On y constaterait l'évolution du site de la rivière et de son habitat environnant.

Les plans actuels indiquent notamment :

la chapelle Sainte-Anne, le château Val-Duchesse, la laiterie des étangs de campagne Mellaerts, le parc de Woluwe (80 hectares), le dépôt des tramways qui abrite un musée (2), le château Soignies, le château Blaton (qui englobait l'ancienne ferme du Bovenberg), le parc des Sources, le collège Saint-Joseph, le collège Jean XXIII, l'église de Woluwe-Saint-Pierre (en briques et grès lédién, rebâtie en 1755, puis en 1917 sauf la tour et le chœur), divers immeubles dont le grand magasin de produits alimentaires Rob, la Maison de l'automobile, le Centre de recherche routière, l'église romane de Woluwe-Saint-Lambert, 't Hof van Brussel, le parc Montald, le château MM, la Médiatine, la Chancellerie, le Lindekemal Molen, le stade Fallon, le Slot, la chapelle Marie la Misérable, le moulin à vent, le shopping center, l'avenue royale, la station du métro en construction. Plus loin, 't Hof ter Musschen, 't Hof ten Berg, park ter Eycken, 't Hof ten Kleinenberg, l'autostrade Bruxelles-Liège, la chaussée de Louw...

Les problèmes hydrauliques de la Woluwe ont fait l'objet d'études à partir des premières années du présent siècle. Nous empruntons le texte relatif aux diverses étapes de ces travaux au catalogue de l'exposition tenue récemment à la Médiatine :



Woluwe-Saint-Lambert : 't Hof van Brussel, un château qui aurait pu servir de décor à un Conte du célèbre Charles Perrault.

« Les premières études relatives à l'aménagement du boulevard de la Woluwe remontent à 1908 et c'est à cette époque que les administrations communales de Boitsfort et Auderghem entreprirent la création du premier tronçon, c'est-à-dire le boulevard du Souverain. Les nombreuses inondations qui dévastaient la contrée obligèrent les administrations à prendre une décision. En 1925, fut fondée la Société Intercommunale pour l'assainissement de la Woluwe. Son activité débuta en 1926, par la construction du grand collecteur de Machelen et de Woluwe-Saint-Etienne qui fut achevé en 1934. La crise économique et les événements de 1940 devaient ralentir l'activité de la Société qui reprit ses travaux après la guerre. Woluwe-Saint-Lambert, Woluwe-Saint-Pierre, Auderghem et Boitsfort furent éven-

trés. Les travaux se terminèrent en 1953 par la création du grand collecteur du boulevard du Souverain à Boitsfort. La presque totalité des eaux usées et pluviales s'écoulent dans ce collecteur. Seules les eaux en provenance de la partie amont du bassin (étangs de Boitsfort et forêt de Soignes) ainsi que quelques sources locales s'écoulent dans la rivière. L'appréciation du ruissellement urbain relève d'un problème hydrologique d'ordre général qui inclut notamment : l'étude des pluies, l'hydrométrie, l'hydraulique, la prévision des crues, la défense contre les inondations, la gestion des eaux... D'une part, suite à l'urbanisation croissante, le collecteur présente des signes de saturation pour les écoulements de crue. D'autre part, la croissance de la population, l'élévation de son niveau de confort, l'imper-



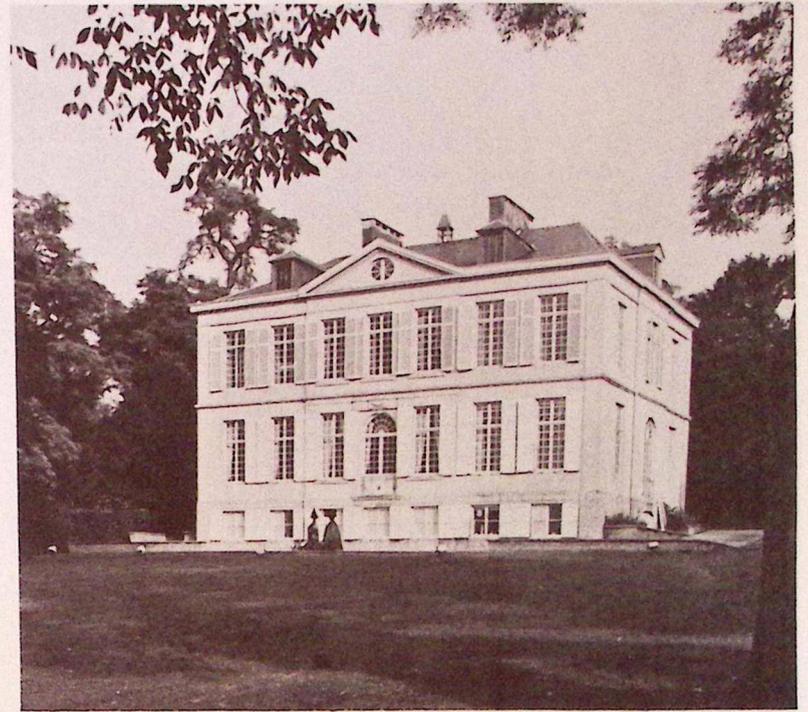
Woluwe-Saint-Lambert : le Centre Shalom qui servit de maison communale de 1854 à 1938.

Woluwe-Saint-Lambert : le romantique Parc des Sources dont l'existence est sérieusement menacée par un projet « d'urbanisation ».



La réhabilitation des sols et le développement industriel augmentent les débits et les volumes d'eaux usées. La gestion des eaux sur les bassins urbanisés, tant du point de vue quantité que qualité, nécessite des techniques particulières de simulation qui permettent d'optimiser les opérations à effectuer pour protéger les sites » (3).

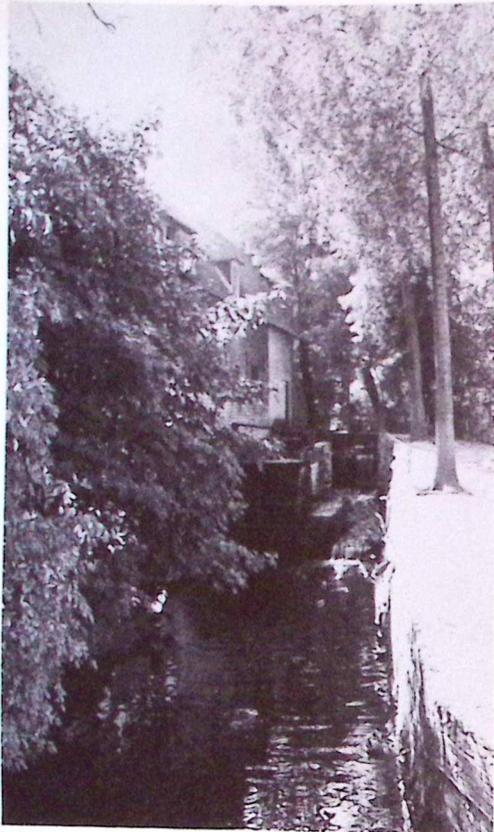
Les divers points touristiques de la vallée ne sont plus aujourd'hui que des excroissances d'un réseau routier, de complexes commerciaux ou administratifs étendant leurs tentacules jusque dans l'environnement de l'UCL. Le visage harmonieux d'autrefois est actuellement très éprouvé par des entreprises immobilières ainsi que par des travaux publics. Ces dégradations inquiètent les écologistes et les habitants d'un quartier autrefois des plus réputés. Jusqu'à une époque récente l'authenticité restait la qualité majeure du lieu qui prenait racine dans la ruralité brabançonne. En organisant à la Société royale de la Vallée de la Woluwe une exposition intitulée « Woluwe - Village, une Vallée, un Fol-de-Métiers », le comité retournaient aux sources de la localité, tout en se souvenant « les héritiers d'un passé pour mieux maîtriser l'avenir ». Le site a souffert de la forte croissance démographique de la commune : 1.011 habitants en 1830, 9.060 en 1910, 27.624 en 1950 et 46.823 en 1972. Pour l'instant, une Commission de spécialistes se consacre à l'aménagement de la vallée de la Woluwe, tant sur le plan géographique qu'écologique, urbanistique et juridique. Jusqu'à la seconde guerre mondiale, les promeneurs retrouvaient dans la vallée l'écho de leurs vagabondages d'adolescents. Heureuse époque où les hommes venaient regarder travailler les briquetiers et se rendaient ensuite à la pêche aux épinoches, aux poissons-chats, aux têtards et aux tritons dans les nombreux ruisseaux des prairies humides bordant la rivière. Un cabaret rustique, *In de Kwak*, datant du XVIII^e siècle, démoli lors de la percée de l'avenue Emile Vandervelde (1938), servait de point de ralliement aux familles lors des beaux dimanches d'été. La Commission d'étude est confrontée à des problèmes hydrauliques, rou-



Le Château Malou, édifié en 1776, a été adroitement restauré, entre 1968 et 1972, à l'initiative de la commune de Woluwe-Saint-Lambert.

tiers, de préservation du milieu naturel d'un intérêt certain, ainsi qu'à des questions d'espaces verts. Quoique sévèrement amputé, le site de la vallée séduit encore, mais irrite et déconcerte. Quelles mesures prendre, qui ne soient pas utopiques, afin d'éviter qu'elle sombre inexorablement dans la déprimante grisaille bétonnière des constructions en hauteur ? L'aménagement s'est particulièrement porté sur le parc Montald. Le peintre Constant Montald possédait une villa dans les environs dans laquelle il accueillait Emile Verhaeren (1909). Le parc présente actuellement divers attraits touristiques, dont des promenades à dos de poney proposées aux jeunes enfants. L'imposant lion de pierre, au coin de l'avenue du Stade, est de Raymond de Meester. L'avenue Jean-François Debecker conduit au stade Fallon (20 hectares), où les sportifs ont à leur disposition un terrain de football, une piste d'athlétisme, des courts de tennis, un golf miniature, une piste de pétanque et une plaine de jeux destinée aux enfants.

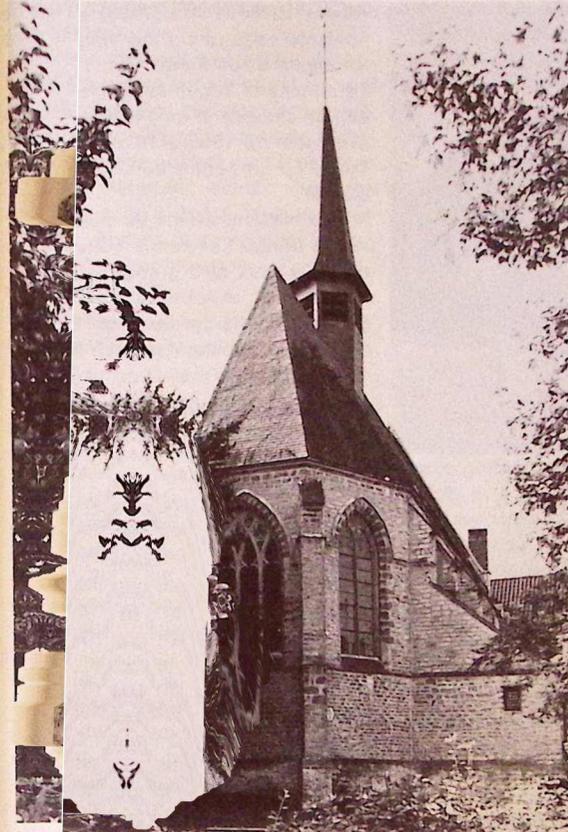
Dominant la vallée, la S.T.I.B. réalise, au moment où nous écrivons ces lignes, la gare *Alma*, œuvre d'art saisissante desservant le campus de Louvain-en-Woluwe. Selon les prévisions les plus optimistes, cette réalisation de l'architecte Lucien Kroll sera achevée à la fin de 1980. Le site universitaire sera encore desservi par une station au Kapelleveld — entre le *Woluwe Shopping Center* et l'église de l'Assomption — sous l'avenue Emile Vandervelde ; un troisième arrêt occupera le croisement des avenues de Kraai-nem et Mounier. Rappelons que les habitations sociales du quartier du Kapelleveld ont été construites en 1925. Depuis le mois de septembre 1977, la Faculté de Médecine, l'Hôpital Saint-Luc, l'École de Santé publique, l'École d'Infirmière ainsi que toute une infrastructure sociale meublent un site de 53 hectares que l'on ne peut actuellement parcourir qu'à pas mesurés, par suite des travaux d'aménagement. Il est fréquenté par une population atteignant environ dix-mille personnes dont, en 1980, 4.549 étudiants. Les logements



Le pittoresque Lindekemale Molen, établi en bordure de la Woluwe, a été converti en avenante auberge.



't Slot, ancien manoir, de style typiquement brabançon, résistera-t-il encore longtemps aux assauts répétés d'une végétation folle et vorace.



La ravissante Chapelle Marie la Misérable, remontant au milieu du XIV^e siècle, a fait l'objet, en 1970, d'une restauration intelligente.



Woluwe-Saint-Lambert : le séduisant moulin à vent, qui dominait la vallée de la Woluwe fut malheureusement ravagé par un incendie, en 1979.

conçus pour ceux-ci et leur famille ont été construits à gros frais. Ils sont d'une architecture discutée et parfois désavouée par les partisans d'un style plus classique et moins coûteux.

En 1965, le « Wolu-Via » circulait tous les mercredis, samedis et dimanches, à vingt heures, au départ de l'église Saint-Lambert. Les départs de ce petit train touristique avaient lieu toutes les demi-heures. Les voyageurs avaient ainsi l'occasion d'admirer la vallée illuminée.

Depuis l'établissement de la ligne de Métro n° 1 (place Sainte-Catherine-Tombere), la place du Tombere est devenue un carrefour important. Le square a été dessiné par René Pechère (1964); l'imposante maison communale de Woluwe-Saint-Lambert est de J. Diongre (1937).

L'Eglise Saint-Lambert

Place du Sacré-Cœur. Ce monument religieux, d'aspect archaïque, de type roman brabançon, est classé. Sa tour romane, carrée, massive, en pierres irrégulières et blanchâtres de la région, date des environs de 1150. Elle est à meurtrières et présente les caractères d'une construction féodale défensive. Van Orley reproduisit cette tour sur l'un des cartons des *Belles Chasses de Maximilien* (Musées du Louvre). L'ancien vaisseau central (bas-côté sud) est d'époque romane; la nef centrale, le chœur et le bas-côté nord sont en néo-roman (1937-38/1940-45, architecte Chrétien Veraart).

La porte d'entrée, sous la tour, de style Louis XIV, est ornée d'un mauclair sculpté des débuts du XVIII^e siècle fi-

gurant saint Lambert. A l'intérieur, cinq pierres tombales dressées dont l'une est celle de Charles d'Armstorf, gentilhomme de la maison du roi Philippe II et l'autre de Philibert de Bruxelles.

Sous vitrine (bas-côté sud), Notre-Dame du Bonheur, sculpture dont l'appellation date du mariage du roi Albert et de la reine Elisabeth. Le décor qui entoure cette Vierge a été exécuté par le jeune prince Albert alors qu'il était âgé de douze ans. Ce souvenir a été offert, en 1940, par la princesse Joséphine de Belgique, comme le mentionne le texte manuscrit suivant : « Je donne à l'église Saint-Lambert de Woluwe-Saint-Lambert, à laquelle je suis particulièrement et pieusement affectonnée, un souvenir que mon frère, l'inoubliable Roi Albert, a confectionné

de ses mains pendant son enfance. Je souh...
ait qu'il serve à honorer son pa-
tron, Saint Albert de Louvain dont les
reliques sont conservées à la Basilique
de Koekelberg ». Namur, le 1^{er} mai
1941.
Deux confessionnaux, les orgues, la
chaire de Vérité; l'abside à treize peti-
tes colonnes, les vitraux exécutés d'après
les dessins de Van Golem fils (Christ
en buste, les douze apôtres), méritent
un moment d'attention.
Sur l'autel latéral, une statue en bois
du XVIII^e siècle, figurant saint Lambert.
A l'entrée de quitter ce sanctuaire, remar-
quez la rudesse des pierres de cons-
truction et celles qui servent de pavé.
L'église a été édiée sur une forte élé-
vation de terrain (ancien cimetière) qui
a fait, au Moyen Age, un ouvrage de
défense.

't Hof van Brussel

Autrefois 't Hof boven die kerk, aujourd'hui propriété privée, ce manoir existait déjà au XV^e siècle; il était constitué de diverses parcelles de terre et ceinturé d'un long mur de pierres régionales. La propriété subit, au cours des siècles, divers remaniements: les bâtiments furent à nouveau redistribués en 1940. Quant aux deux tourelles, particulièrement typiques de l'édifice, elles datent de la fin du XIX^e siècle et encoururent des restaurations après la première guerre mondiale (architecte: P. Frison). Un mur crénelé en pierres locales entoure 't Hof van Brussel. Selon une tradition, Charles Quint aurait séjourné à l'étage de ce château. Rodolphe de Bruxelles et son fils Philibert, juriconsulte, furent membres du

Grand Conseil de Malines. Philibert lut l'Acte d'Abdication de l'Empereur, au Palais Ducal, le 25 octobre 1555, devant les chevaliers de la Toison d'Or, les ambassadeurs, les membres des Conseils collatéraux et des Etats Généraux réunis.

Le Centre Shalom

Ancien bâtiment restauré, situé au coin de la rue de l'église Saint-Lambert et de la rue Madyol, reconnaissable à une enseigne forgée. L'immeuble date de 1802 et servit de Maison Communale de 1854 à 1938. De 1830 à 1854, l'administration locale était installée chaussée de Roodebeek, dans la maison du secrétaire communal J.-B. Claes. Incendié en 1946, l'édifice abrita les Services de la Commission d'Assistance publique jusqu'en 1958. Aujourd'hui, la Maison



Un site sauvegardé de Woluwe-Saint-Lambert : le ravissant Parc de Roodebeek.

Hof ten Berg

Cette ferme, mentionnée dès 1117, apparaît dans une charte de l'évêque de Cambrai qui accorde un alleu à l'abbaye. En 1245, elle est citée comme métairie dans une bulle du pape Innocent V. Le moulin du lieu fabriquait du papier en 1665 et fut détruit en 1685. La pierre scellée dans le mur de clôture porte le millésime de 1657, date probable d'une restauration. A la fin du XVII^e siècle, la ferme souffrit du passage des troupes de Louis XIV. La construction de 1750 est en pierres régionales ; les fenêtres à meneaux et une belle porte cintrée donnent de l'allure au bâtiment. Celui-ci fut mis en vente lors de la dispersion des biens de l'abbaye par les Français et acheté par un particulier. La ferme resta en activité jusqu'en 1978.

Hof ter Musschen

C'est la deuxième ferme intéressante de la vallée de la Woluwe. Elle est de style brabançon. Les terres qui l'entouraient totalisaient trente-cinq hectares. Sur la grange, on lit encore le millésime de 1741. Depuis 1840, cette propriété est occupée par la famille

Woluwe-Saint-Lambert : l'Hof ter Musschen a inspiré, à plus d'une reprise, le peintre Jean Stobbaerts.



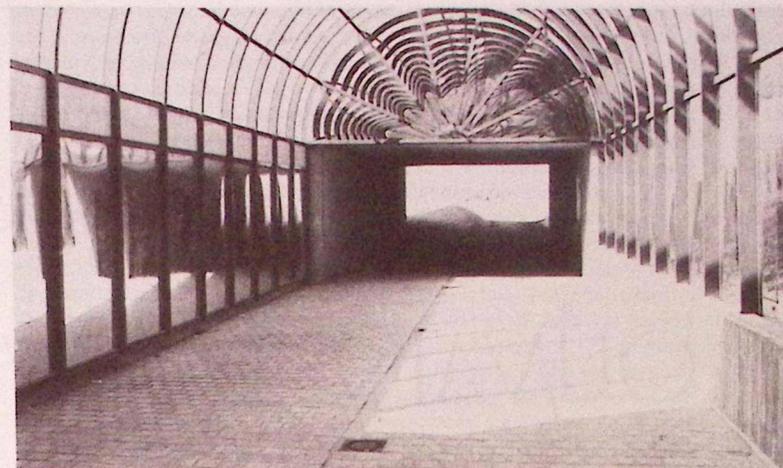
Draeck, dont Henri fut bourgmestre de Woluwe de 1865 à 1874. La ferme Hof ter Musschen a inspiré quelquefois les bonnes toiles du peintre Jean Stobbaerts.

Conclusion

L'air, l'espace, les arbres, la verdure sauvegardés, les oiseaux, les derniers témoignages historiques du passé, forment tout dans cette charmante vallée de la Woluwe. La destruction totale de cette richesse amènerait un irréversible désastre écologique et architectural. La simplicité, trop souvent jugée naïve, des penseurs du parc et de son environnement parviendra-t-elle finalement à contrôler efficacement les projets d'implantation, dans ce site de multiples immeubles à appartements ?

La circulation, de plus en plus intensive, au carrefour des avenues Emile Vandervelde, Paul Hymans et du boulevard de la Woluwe, nécessita l'établissement à ce croisement d'un souterrain pour piétons. Cet ouvrage, capturé en mai 1980, est d'une conception originale. Le passage est nu par une large baie vitrée souterrainée par une armature métallique, les pentes d'accès sont construites en rampe douce, le matériau utilisé est de bois de Bierghes, (arch. Mme Li-

Le carrefour routier et la station de métro en cours d'achèvement risquaient d'étrécir ce qui subsistait de parfum temporel et d'atmosphère en ce lieu privilégié. Aussi, les Services du Parc de Woluwe se sont-ils efforcés d'adoucir l'aspect des ouvrages du génie civil. Des plantations maquillent les murs du souterrain pour piétons, le carrefour prend un aspect plus accueillant grâce à l'enchantement des végétaux. Ces-ci côtoient les bâtiments restaurés, lesquels deviennent de ce fait plus intéressants à la curiosité des passants. Par un jeu de contrastes, la vallée de la Woluwe a pris un intérêt particulier, intéressant des témoins vénérables du passé aux créations modernes. Quant au parc, s'il a perdu toute noblesse historique, il reste un point d'attraction pour les sportifs, les pêcheurs et les promeneurs. Les autorités communales ont fait également un lieu de ren-



En haut de la page : le passage souterrain pour piétons, qui vient d'être aménagé au carrefour des avenues Emile Vandervelde, Paul Hymans et du boulevard de la Woluwe, est d'une conception profondément originale.

Ci-dessus : le carrefour en question en octobre 1980. Les travaux d'élargissement de la voirie sont pratiquement terminés.

contres culturelles, récompensé par l'octroi, par le Conseil de l'Europe, d'un drapeau d'honneur, en reconnaissance d'une série de manifestations européennes qui se sont déroulées dans la commune : exposition de sculpture tenue dans le parc Malou et qui groupa, en 1979, 180 œuvres appartenant aux nations membres de la Communauté ; festival Wolu-Folk ; réception donnée en l'honneur du skipper du *Traité de Rome* ; jumelage de Woluwe-Saint-Lambert avec la commune de Meudon. Enfin, le *Shopping Center* a abrité, en douze ans, 128 expositions temporaires, alliant ainsi commerce et culture.

1. Carte topographique et hypsométrique de Bruxelles et ses environs, dressée à l'échelle de 1/20.000 d'après les plans et documents de l'établissement géographique fondé par Ph. Van der Maelen, par Jh. Huvenne, dessinateur topographe, et gravée par J. Ongers.

2. Dans l'avenue des Prisonniers politiques, au bas de l'avenue de Tervueren, se dresse la statue de Joseph Lebeau (1794-1865), homme d'Etat Belge, par le statuaire et médailliste René Cliquet (1899-1977). L'œuvre date de 1972. A proximité, sur un socle de granit rouge du plus bel effet, la statue équestre, en bronze, de Juan José San Martín, (1778-1850) homme politique argentin, libérateur du Chili et du Pérou. Ce général vécut à Bruxelles, de 1824 à 1831. Le monument, offert par la République d'Argentine, est de L. Daumas (1975).

3. J.-M. Hiver, ingénieur au laboratoire de recherches hydrauliques de Châtelet.

escapade à LOUVAIN ~ EN ~ WOLUWE

par Jean ALEXANDRE
Secrétaire d'Administration à la FTB
Docteur en Sciences politiques

Dans un cadre champêtre, spécifique des immenses déploiements du paysage brabançon, et pourtant tout proche du gigantesque conglomérat bruxellois, pour une part encastré dans ses structures, surgissent les édifices apparemment contrastés, mais pourtant en harmonie entre eux et avec le paysage vallonné et multiple, de la Faculté de Médecine de Louvain-en-Woluwe (1).

6.000 étudiants, dont 4.500 environ se penchent essentiellement sur les réalités spécifiques de la médecine, les 1.500 autres se partageant entre les différentes disciplines qui constituent les arts auxiliaires de la science d'Esculape, voilà la population, plus bigarrée qu'on ne pense, de ces bâtiments et de ce site dont l'aménagement n'est pas terminé; ici l'équilibre préside entre le « fonctionnel » et toutes les audaces d'une esthétique qu'on pourrait, pour une bonne part, attribuer à une résurgence du « Bauhaus » (2) ou des archétypes architecturaux et structuralistes d'un Mondrian.

Il faut compter ici, en outre, les nombreux services, le principal étant les « Cliniques Universitaires Saint-Luc », au nord de l'ensemble, et les

plus « humanisés » se concentrant entre eux et les quartiers de commerce et d'habitation privée qui bordent à l'Ouest l'Eglise Notre-Dame de l'Assomption — restaurants, snacks, blanchisseries, séparés dans leur aspect, typique du style de Louvain-la-Neuve (parcours de petites « venelles », de courettes superposées, où dominent les « petits compartiments » faits de brique rouge), du « Centre-Village » ci-dessus évoqué, par des ensembles de logements collectifs et le « centre œcuménique ». Ce dernier groupe de bâtiments constitue, à vrai dire, au niveau architectural, une zone de transition entre ce quartier semi-urbain à la vénitienne, ou, dirions-nous, à la « brugeoise », et le magnifique et déconcertant ensemble qui polarise le plus l'attention. Celui-ci étant, malgré les critiques portées, un chef-d'œuvre authentique, celui de l'architecte Kroll. Composé de deux grands bâtiments assez élevés, des plus déconcertants dans leur aspect extérieur, et de deux autres moins insolites, apparaissant comme à la recherche d'une formule « humanisante », ce centre de la Cité étonne d'abord, tellement révolutionnaire dans ses formes, malgré la réfé-

rence à des volontés architecturales typées qui remontent à l'entre-deux-guerres, mais ne parvinrent à s'imposer — un peu — qu'en Hollande et en Allemagne, et très peu à Paris; il accumule tant de qualités d'une sorte inédite qu'une revue japonaise vient de lui consacrer un numéro spécial.

Est-ce sa présence baroque? N'est-ce pas bien plutôt l'inspiration de son révolutionnaire réalisateur? Les bâtiments ont été sertis dans un cadre assez exceptionnel de verdure et de sentes, tantôt bétonnées, tantôt plus savamment réalisées, paysage dont le caractère « simple et sauvage », voulu par Kroll et son collègue « paysagiste » hollandais Leroy, porte maintenant l'empreinte assagissante du désaveu de la population des lieux. Les graminées locales et la maigre végétation qu'apportait lentement le temps ont été remplacées par des plants plus élaborés qui tendent à mettre en valeur pour ce site un aspect de « jardin à l'anglaise ». Accolée à ce lieu dont l'installation n'est pas terminée, une station de métro en construction, qui portera le nom d'« Alma », presque au bout de la ligne Tomberg, laquelle se terminera un peu plus haut, en une autre étape

portant le nom de « Kraainem », qui confinera également en son extrême pointe nord, au site universitaire.

Pour l'« Alma », les travaux en cours permettent fort bien de porter le regard sur ce que seront ses structures esthétiques assez audacieuses, en forme de « voûte de lianes » colorées, comme beaucoup de choses le sont ici, à la recherche d'un esthétisme humaniste!... et évoquant les audaces de l'Ecole de Barcelone et de Gaudi.

Au-delà de l'« Avenue Mounier », traversée actuellement par une passerelle provisoire très élevée, d'un esthétisme voisin, au remplacement bientôt prévu, les bâtiments, d'un fonctionnisme rigide des Cliniques Universitaires Saint-Luc et de la Faculté de Médecine — l'architecture identique, semblent dicter une autre logique. En fait, ils sont antérieurs aux édifices précédemment décrits. Plus haut, en direction de Kraainem, apparaît l'Institut d'Éducation Physique « Le Parnasse », dont les lignes, à n'en pas douter, elles aussi, simples et audacieuses s'accordent bien avec l'ensemble esthétiquement considéré, répondant en quelque sorte à la silhouette de l'Eglise Notre-Dame de l'Assomption, dont la tonalité de brique rose orange rappelle, en vieilli, les couleurs du complexe sportif. Grâce à tous ces détails, l'on peut affirmer que la banlieue prend de l'allure, par là, non loin du « Moulin Brûlé », enfoui bien en bas dans la verdure, et de la « vallée de la Woluwe » dont les méandres parcourent les environs.

Quatre grands bâtiments « Bauhaus » : le « Mémé » (3), la « Mairie », le Restaurant « 80 » et le Centre œcuménique.

D'aucuns, dit-on, sont immédiatement choqués ou fort étonnés de cette apparence d'« inachèvement » qui se dégage ici, qui confine un peu à l'impression de « bric-à-brac » laissée par ces banlieues de Paris, de New York, de Londres, où la construction s'est étalée à toute hauteur, par strates successives, parfois « paradoxales », ou voire comiques », à la recherche de tous ces « espaces récupérables ». Le XIV^e arrondissement de Paris, et singulièrement le quartier de Plaisance, donnent cet aspect qui, dans l'essence, n'est

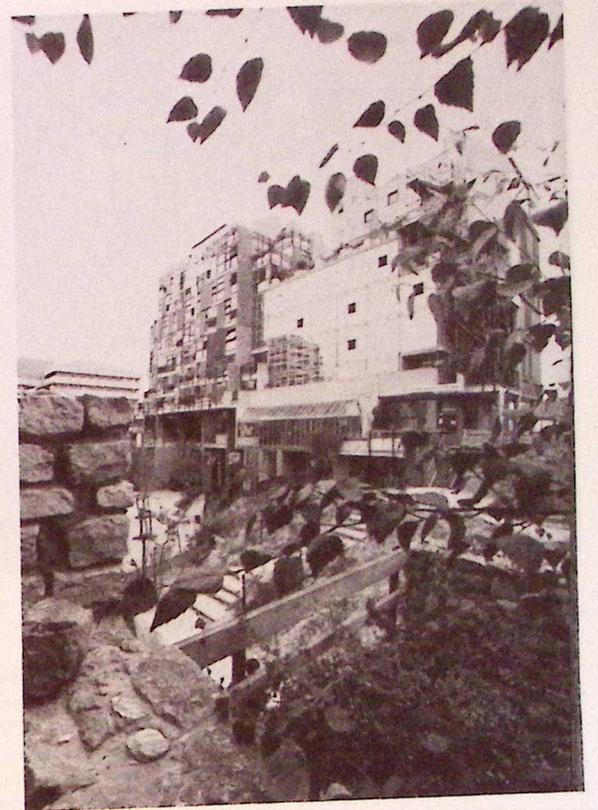
pas toujours apprécié des habitants de ces « quartiers refuges », mais qui y trouvent un charme souvent esthétique auquel « s'accroche » leur vie. De toute façon, le « Bauhaus » s'est créé comme une intention dans les Années Vingt, en Allemagne, en une sorte de défi à la construction « cubique » qui commençait alors à imposer ses lois, soutenu par des architectes et des intellectuels qui formèrent entre eux une véritable académie de la révolution des formes. On était alors, au niveau littéraire, en pleine insurrection dadaïste ou surréaliste... et le « Bauhaus » n'eut au départ la prétention que de transposer ces concepts dans le domaine de la construction. Certains facteurs « nouvellement redécouverts » dont le moindre n'est pas une application dis-

crètement et savamment généralisée, du « nombre d'or », ne furent pas étrangers à cette éclosion. Il fallait « restituer le vieux », rendre un code humain à ce que ces architectes considéraient comme une nécessité vitale : la confrontation permanente de la vie et de la création (4).

Témoins de ces principes apparaissent des proportions numériques insolites, des défis à la régularité esthétique, tels ces « faux éternités arrachés » de « la Mairie », et aussi l'intention et l'insertion, à chaque « semi-étage », à chaque plan, d'une verrière ou l'autre qui rappelle les « ateliers » de Montparnasse ou d'ailleurs. Les couleurs et les matériaux utilisés sont volontairement très variés. Ce qui ne fait pas toujours l'affaire du « fonctionnalisme mo-

La « Mémé » est l'œuvre la plus significative de Lucien Kroll. Elle date de 1974.





derne » des opérations de nettoyage ou remise à neuf que ces architectes ont un peu pour religion de « laisser en arrière »... ce qui a incité à arrêter à Woluwe la prolifération qui « menaçait » à cet égard, dans l'esprit et les projets de Kroll et de Leroy. Il n'empêche que beaucoup de visiteurs emballés, dont je suis, trouvent très agréables et « bien plus vivables » ces structures un peu labyrinthiques qui laissent toujours à l'idée intellectuelle un petit coin pour se reposer et se divertir, à l'amateur de facétie le temps d'avoir un sourire complice. La personne remplie de courtoisie, qui nous fait faire le tour du propriétaire ainsi que tous ceux qui, comme elle, vivent dans cet équipement socio-administratif très complexe, ne semble guère avoir envie de s'en plaindre, pendant qu'elle me parle notamment de ces nombreuses cloisons amovibles, en matériaux agréables, dont Kroll a voulu peupler ces coursives, ces pé-

ristyles, ces couloirs et ces bureaux si largement ouverts au jour, d'une façon originale, qui n'est pas destinée à lasser. L'ensemble reste inachevé dans ses abords. On prétend que ceux-ci tendent à « s'embourgeoiser » sous les demandes de leurs habitants et de leurs utilisateurs. Nous l'avons dit, la végétation tout à fait sauvage et sporadique qui couvre les buttes de terre et de cailloux est progressivement remplacée par de jeunes plants touffus, jetés dans un hasard presque calculé, à l'anglaise. Ailleurs, de la même manière, aux abords de la Faculté, nous verrons que certains sentiers pavés de planches vont perdre ces revêtements « champêtres », trop glissants, paraît-il, en hiver. Mais quelle audace architecturale généralisée et rajeunissante dans l'ensemble ! Signalons que sur deux chapiteaux de pierres proches de la « Mémé », se tiennent tous les mardis midi un marché local où les étudiants viennent vendre ce qu'ils veu-

lent, au gré de leur fantaisie ou de leurs besoins.

La Faculté

Est-ce par opposition avec le côté rigide des « tours » en béton édifiées antérieurement pour la Faculté que Kroll s'est aussi lancé dans l'aventure d'une expression qui est une sorte d'appel au « rétro » ?

Cette Faculté comprend quatre écoles (médecine, santé publique, pharmacie et médecine dentaire), deux instituts (éducation physique et sciences familiales), un pool d'auditoires et des salles de séminaires, un laboratoire de langues vivantes et une médiathèque. On trouve, en outre, un Institut international de Pathologie Cellulaire et Moléculaire, totalement indépendant et « chapeauté » par sept « Prix Nobel » de Médecine.

Toujours est-il qu'avec la Faculté et ses cliniques, de plus en plus connues et appréciées, nous sommes au cœur des raisons qui font que beaucoup de Brux-

En page de gauche, à gauche : vue de la Maison Médicale », dite la « Mémé », côté jardins. **A droite :** pied du bâtiment intitulé « La Mairie » (Lucien Kroll).

En haut, à gauche : encore la « Maison Médicale » (en saison « étudiante »). **A droite :** un autre aspect de la « Maison Médicale ».

En bas, à gauche : dans le fond, de gauche à droite : « Resto 80 », la « Maison Médicale » et « La Mairie ».



La « Maison Médicale » vue d'avant-plan.

ellois commencent à connaître « Louvain-en-Woluwe ».

Séparé du cœur de la Cité (« Village ») par une « route », quelque peu large, et relativement fréquentée, la Faculté y est reliée, nous l'avons dit, par une grande passerelle « architecturale », laquelle prend les formes d'un échafaudage de tubulures d'acier peintes en un rouge légèrement foncé, qui, provisoirement — puisqu'elle va disparaître ! —, ne dépare pas dans cette structure ultra-moderne où l'emporte une volonté certaine de fantaisie et d'imagination.

Malgré l'aspect marmoréen et impersonnel des blocs de béton que constituent la Faculté, les cliniques et les amphithéâtres (... à l'architecture intérieure et extérieure pourtant légèrement distincte), il ne semble absolument pas désagréable d'y œuvrer et d'y vivre. Nombreux sont les salles de lecture, bibliothèques, halls et promenoirs qui enlèvent à l'environnement facultaire et médical ce qu'il pourrait avoir de trop rigoureux. Des courbes « à la Gaudi », des verrières nombreuses viennent égayer et trancher sur un ensemble qui, intérieurement, permet cette vie collective que nécessite l'apprentissage d'une discipline qui n'est certes pas la dernière de celles qu'enseigne l'homme au service et au profit de ses semblables...

Les « services »

Fort nombreuses sont à Woluwe les institutions de services, liées le plus souvent aux aspects paramédicaux (comme le « Centre de perfectionnement de l'Association Catholique de Nursing » (5) ou certaines options, parfois surprenantes, de créations d'instituts d'enseignement secondaire, primaire et maternel, qui donnent dans une certaine mesure au « campus » l'aspect d'une grande « colonie ».

La vie sociale et culturelle se répartit en trois quartiers — la Vecquée, le Centre-Village et l'Assomption. Chacun possède ses fonctions multiples : services d'équipement collectif, crèches, écoles, restaurants, locaux culturels, cercles d'étudiants, services administratifs et sociaux, commerces, banques, etc...

Les logements réalisés permettent d'offrir un habitat à près de 1.300 personnes, chiffre qui sera bientôt porté à 3.500.

D'autre part, rappelons-le, un complexe sportif ouvert au public est prévu pour 1981. Enfin, n'oublions pas de mentionner que, destinées à la médecine curative, les cliniques dont les services possèdent une grande réputation à Bruxelles sont complétées par les centres de médecine préventive de l'École de Santé publique et par une dé-

pendance psychiatrique où l'on pratique avec bonheur des activités libres d'éveil.

1. L'Université Catholique de Louvain, qui succéda, en 1834, à l'université du passé, fondée en 1425, a entrepris, on le sait, dès 1968, sa reconversion géographique. Décentralisation de l'antique université louvainiste, l'U.C.L. a à son tour décidé de rapprocher sa faculté de Médecine de Bruxelles, alors que les autres Facultés de « l'Alma Mater » se trouvent à 25 km, au cœur du paysage agreste du Brabant Wallon, à Louvain-la-Neuve.

2. Le « Bauhaus », qui ramassait, autour de 1920-1930, à Dresde et ailleurs, toutes sortes de formes d'expression artistique, est mort en 1933, sous Hitler, d'avoir été « décrété (par Hitler) d'antigermanisme ». Mondrian est l'auteur d'un ouvrage sur le « Bauhaus » (*Die Neue Gestaltung*, 1925).

3. La « Mémé » c'est le sobriquet tendre donné par les étudiants à la « Maison Médicale » ; l'autre édifice d'importance est la « Mairie » qui en est juste voisine. On doit également au crayon de Kroll le « Centre œcuménique », qui porte deux hauts-reliefs ultra modernes en son devant, représentant, dans un style évoquant les simplicités « inca », les personnages d'un des « bâtisseurs » de la « Woluwe », et de son épouse. A l'architecte Potvin l'on doit l'un des restaurants de la cité, l'Institut Paul Lambin.

4. Kroll écrit : « Nous avons veillé à déchi- queter les volumes, à ne jamais aligner des éléments semblables (sauf une exception très marquante qui accentue l'irrégularité), tout en restant dans des budgets imposés très économiques. Les formes ne sont pas statiques, elles changent dans leur succession, de façon toujours inattendue, la promenade en modifie sans cesse la configuration. Les matières des fenêtres, leurs couleurs, leurs rideaux, leurs balcons, leurs plantes, aident à la diversité des personnes, à leur autonomie et non au système centralisateur. Cette irrégularité situe mieux chaque habitant : elle lui permet aussi de changer quelque chose à son élément de façade : (qui remarquera une fenêtre repeinte par son habitant, à son goût... ?) La participation ne se fera pas contre le bâtiment, mais avec lui. Les chambres sont toutes différentes : il n'est pas possible d'en faire d'identiques. Les cloisons se posent dans un périmètre très irrégulier, entre la « promenade des colonnes » non alignées. Elles sont mobiles et permettent aux habitants de les démonter eux-mêmes et de refaire en groupe le plan de leur étage... La « promenade des colonnes », voilà une expression typique du style de Lucien Kroll : il s'agit d'un « péristyle » central présent à chaque étage et s'ouvrant sur ces alvéoles relativement « mobiles » et transformables, bureaux (complexes ou non), appartements, chambres, cuisines, etc.

5. Ou l'Institut « Paul Lambin », école d'assistants de laboratoire (clinique et chimiques), de diététiciens et d'informaticiens.

Bibliographie

Léon VAN DER ESSEN : *L'Université de Louvain (1425-1797)*, une institution d'enseignement supérieur sous l'Ancien Régime. Paris-Bruxelles, Vromant, 1921, 156 p., p. 9.

Valentin DENIS : *L'Université Catholique de Louvain, 1425-1958*, 48 p., p. 17

A la Cathédrale Saint-Michel de Bruxelles...

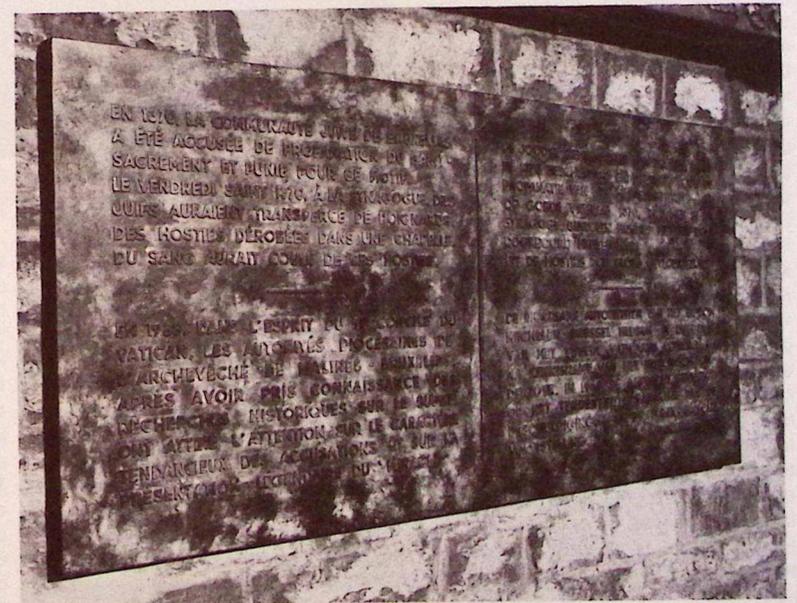
Démystification d'une légende antisémite

par Elisabeth de ZANTIS de FRYMERSON

Le 17 novembre 1977, une célébration chaleureuse de réconciliation réunissait à la cathédrale Saint-Michel les autorités religieuses chréniennes et israélites en présence d'une nombreuse assistance des deux Communautés. Le Cardinal Suenens inaugura une plaque de bronze apposée sur le mur de la chapelle du « Sacrement de Miracle ». Voici le texte gravé sur cette plaque dans les deux langues nationales :

« En 1370, la Communauté juive de Bruxelles a été accusée de profanation du Saint Sacrement et punie pour ce motif. Le Vendredi-Saint 1370, à la synagogue, des Juifs auraient transpercé de poignards des hosties dérobées dans une chapelle. Du sang aurait coulé de ces hosties.

En 1968, dans l'esprit du IIe Concile du Vatican, les autorités diocésaines de l'archevêché de Malines-Bruxelles, après avoir pris connaissance des recherches historiques sur le caractère attentif de l'affaire, ont attiré l'attention sur le caractère ten-



Cathédrale Saint-Michel : le texte de cette plaque, en cuivre, apposée sur le mur de la chapelle du Saint-Sacrement de Miracle, disculpe les Juifs dans l'affaire des hosties profanées.

dancieux des accusations et sur la présentation légendaire du "miracle".

Le désaveu fut mesuré, pour couper court à toute contestation antisémite. Il était bien nécessaire : si l'on examine la décoration de la cathédrale, on constate qu'elle est, pour les 7/10 environ, consacrée à cette légende : les tapisseries du chœur, de nombreux tableaux du XVIII^e siècle, aujourd'hui enlevés, et tous les vitraux (milieu du XIX^e siècle) des chapelles des bas-côtés, outre la décoration entière de la chapelle à l'ouest du chœur (autel et vitraux).

Il est temps de jeter une lumière définitive sur cette légende calomnieuse — pour autant que les sources historiques le permettent.

Que s'est-il passé réellement ? Voici les faits historiques. Au début d'octobre 1369, la chapelle Sainte-Catherine, desservie par le Chapitre des chanoines de Sainte-Gudule (ancien nom de l'église Saint-Michel), située hors des murs de la ville, près de la porte de Flandre, subit un cambriolage au cours duquel disparaissent les hosties de la réserve pour les malades. On n'en parle plus jusqu'aux environs de Pâques, le 14 avril 1370. A ce moment, une Juive devenue chrétienne, prénommée Catherine, vient se confesser à Pierre van Eede, curé de Notre-Dame de la Chapelle. Entre autres fautes, elle avoue avoir recelé des hosties consacrées, provenant, dit-elle, du vol d'octobre. Les Juifs les auraient poignardés le Vendredi-Saint à la synagogue de Bruxelles. Voyant ces hosties saigner sous leurs coups, ils au-

raient été pris d'une terreur telle qu'ils seraient tombés à terre et n'auraient rien trouvé de mieux que de l'appeler — elle, une renégate (1) — pour les prendre et les mettre en lieu sûr. Ils lui auraient fait aveu complet et lui auraient généreusement payé ce service discret. Mais la nuit, la conscience de la femme s'était ressaisie... Le curé, interloqué, juge l'affaire digne d'enquête et doit prendre l'initiative d'obtenir de la femme la levée du secret de la confession, dans la mesure nécessaire. Prudent, il s'en va consulter deux autres clercs, Michel de Bacqueren, vice-pléban (curé) de Sainte-Gudule



Le sacrilège, selon l'accusation mensongère. Carton attribué à Philippe-Joseph Tassaert — 1770. Œuvre enlevée de la cathédrale ainsi que les tableaux de Van Helmont — 1720 — en application de Vatican II, Const. Sacra Liturgia, n° 124.

— au courant du vol — et Jean de Woluwé, chapelain à Saint-Nicolas — qui l'ignorait. En secret, ils font témoigner Catherine devant eux, en secret, ils lui font remettre le ciboire avec les hosties et le portent dans une armoire du chœur de l'église de la Chapelle. Ce secret ne fait pas l'affaire de Catherine. C'est aux Juifs qu'elle voulait susciter un procès et voilà que c'est elle qu'on suspecte et qu'on interroge sans fin ! Aussi s'empresse-t-elle d'aller raconter son histoire à qui veut l'entendre, dévoilant ainsi que la confession n'était qu'une ruse pour masquer l'accusation d'autrui. Pendant ce

temps les trois clercs se dirigent vers Sainte-Gudule et instruisent de l'affaire Jean d'Yssche qui préside le tribunal ecclésiastique. Il mande Catherine pour un nouveau témoignage et la fait incarcérer. N'est-elle pas suspecte de calomnie ou bien de participation à la profanation ? Peut-être. Et puis d'une volonté d'exciter le peuple ? Très certainement. Car, lorsque les chanoines du Chapitre de Sainte-Gudule, informés de l'affaire, veulent accompagner le curé van Eede pour chercher les hosties à l'église de la Chapelle, ils se trouvent devant une foule houleuse réunie dans le sanc-



Catherine reçoit des Juifs un ciboire contenant les hosties, selon l'accusation mensongère. Œuvre qui le lui remet représenterait la veuve de Jonathas (légende). Carton d'un peintre anonyme, 1785.

tuas pour garder à la paroisse le Sacrement « miraculeux », et le curé doit s'en retourner bredouille. Cette rumeur populaire parvient aux oreilles du duc de Brabant Wenias, qui s'était réservé la juridiction sur les Juifs. Il prend la cause en mains et fait arrêter ceux-ci à Louvain et à Bruxelles. La garde ducale n'a que quelques heures de retard pour les arrêter : des Arts — pour trouver les Juifs à Bruxelles paisiblement chez eux, rue des Sols, ne se doutant pas de l'effervescence populaire fomentée contre eux par Catherine à quelques centai-

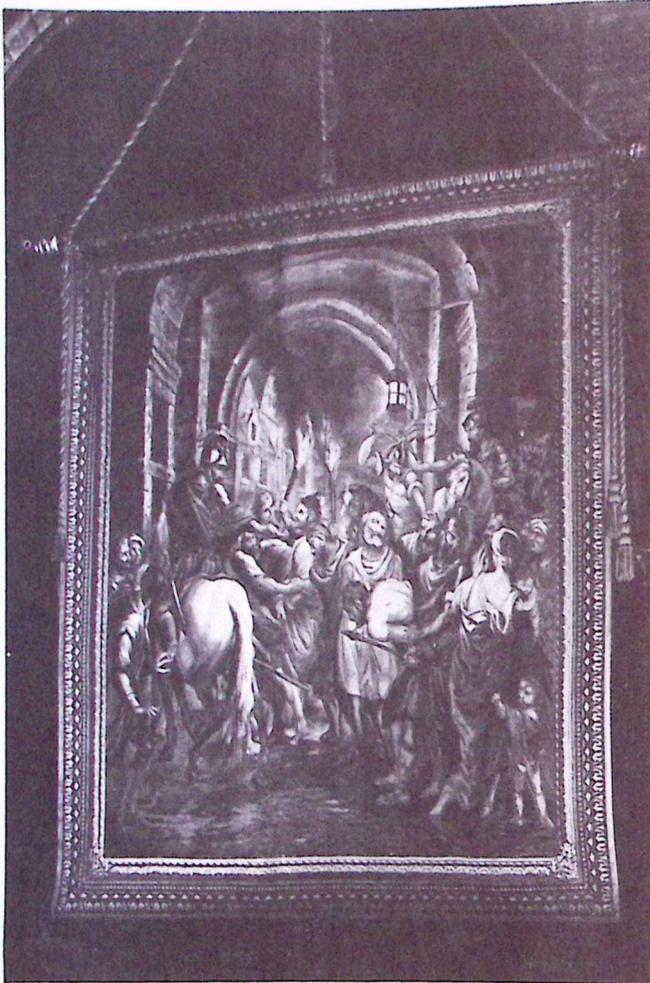
nes de mètres de là. On sort momentanément celle-ci de son cachot pour la faire témoigner devant le tribunal ducal en la confrontant avec les Juifs. Ceux-ci torturés « enormiter » résistent avec courage à longueur de semaines. Ne sont-ils pas innocents ? Peut-on les condamner sur les dires d'un seul prétendu témoin ? Mais finalement se présente un second faux témoin, un certain Jean, aussi un Juif baptisé (2), employé à la Cour, qui en injuriant ses frères et les pressant d'avouer, se fait suspecter par un des juges. Saisi de terreur devant les supplices appliqués sous ses yeux, il

« avoue » spontanément sa présence au sacrilège. Alors, découragés, certains Juifs à bout de forces avouent aussi ; d'autres résistent encore des semaines aux tortures. Finalement tous sont condamnés à être brûlés vifs et exécutés au fur et à mesure de leurs aveux à la veille de l'Ascension (23 mai), de la Pentecôte (2 juin) et de la Saint-Jean (24 juin). Pas un d'entre eux ne s'est vengé de Catherine en l'accusant d'avoir été présente à la profanation. En effet, celle-ci jugée innocente est relâchée après environ neuf semaines de détention, tandis que les hosties, rendues à Sainte-Gudule, après arbitrage de l'évêque de Cambrai, sont entourées d'un culte enrichi plus tard d'œuvres d'art — surtout les vitraux de Van Orley et Coxie. La commémoration du troisième dimanche de juillet devint même en 1529 la fête principale de la ville, quand une épidémie menaçant Bruxelles fut conjurée à la suite d'une procession avec les hosties de 1370.

Ces faits sont établis par des sources contemporaines, dont voici les principales : les comptes authentiques de Godefroid de la Tour, receveur général du Duc de Brabant, enregistrant les biens confisqués aux Juifs ; la Charte de l'évêque de Cambrai, du 4 juin 1370, au sujet de la restitution des hosties (on en a une copie du XVII^e siècle) et l'enquête faite par Jean de Saint-Géry, doyen de la chrétienté de Bruxelles, en 1402 (on en a une copie du XVI^e siècle), au sujet du caractère miraculeux des hosties, et qui contient la déposition de six témoins mêlés aux événements de 1370 ; enfin une bulle d'Eugène IV, en 1436, accordant une indulgence au culte du Saint-Sacrement miraculeux. Le chanoine Lefèvre, archiviste de la cathédrale, a solidement établi l'authenticité de ces textes.

Bientôt la légende s'empara du récit des faits historiques pour l'étoffer : un manuscrit flamand d'un religieux de Rouge-Cloître, de la seconde moitié du XV^e siècle, et un autre, latin, de Jean Gielemans, également de Rouge-Cloître, vers 1480.

Le récit d'accusation de Catherine n'est qu'un tissu d'invéraisemblances ; l'une d'elles frappait déjà les contemporains : les six mois d'intervalle entre



Incarcération des Juifs à la prison de la Steenpoort — Fait historique. Carton d'un peintre inconnu : probablement le même que celui de la tapisserie de la page précédente — 1785.

le vol et l'utilisation sacrilège des hosties. C'est pourquoi la légende imagine que c'est un certain Jonathas, chef de la Communauté juive de Bruxelles, résidant à Enghien, assassiné peu après le vol, qui en aurait donné l'ordre. Les hosties auraient été portées après un certain temps à la synagogue de Bruxelles par sa veuve. La décoration de la cathédrale illustre également ces données fantaisistes.

Aujourd'hui apparaît avec évidence la fausseté du récit d'accusation contre les Juifs, fausseté affirmée par la déclaration diocésaine de 1974. On pressent que Catherine n'a été qu'un instrument manipulé par d'autres accusa-

teurs ; l'utilisation d'hosties et d'un ciboire, l'exploitation du secret de la confession pour camoufler une accusation d'autrui : autant de traits qui nous incitent à chercher les auteurs de la calomnie dans les rangs du clergé. Pas parmi les acteurs du drame de 1370. Même pas dans les rangs des chanoines de Sainte-Gudule singulièrement crédules et empressés à saisir les hosties « miraculeuses » pour en rehausser le culte de leur église. Leur comportement s'inspire d'une volonté de puissance : la défense jalouse de la suprématie de la collégiale dont l'église Notre-Dame de la Chapelle avait été la première à s'affranchir, en 1210,

en obtenant d'être constituée en paroisse indépendante.

Mais alors quels clercs seraient les auteurs de la machination ? L'étude d'un autre document de l'époque fournit à l'affaire une explication vraisemblable. Le chanoine Lefèvre, archiviste de la cathédrale de Bruxelles, a publié en 1930 le procès-verbal de l'audition de témoins dans une affaire judiciaire qui précéda de peu le drame de 1370 : Jean et Guillaume de Halle, prêtres de Bruxelles, ont été traduits le 18 décembre 1369 au tribunal du Chapitre de Sainte-Gudule pour trafic usuraire avec des Juifs. C'étaient des prêtres qui n'exerçaient aucun ministère mais se contentaient de toucher les revenus de bénéfices ecclésiastiques... un grave abus dans l'Eglise du temps. Riches, ils ambitionnaient d'arrondir encore leur fortune. Apprenant que quelques Juifs venaient de se fixer de nouveau à Bruxelles, dont un banquier, Mesterman, ils confièrent à celui-ci, en juin 1369, par l'intermédiaire de leur servante, une somme de 200 moutons d'or et une autre de 200 F français. Chaque semaine, pendant six mois, la servante ramena à ses maîtres les intérêts qui se montaient à 10 % en décembre. Les frères de Halle prirent soin de verser un pot-de-vin considérable (40 moutons doubles) à Aaron, l'associé de Mesterman, pour s'assurer de sa discrétion. L'argent les dispensait de prudence, semble-t-il. Jean se vanta bien haut à un ami de ses bons profits, ne se doutant pas que le pléban de Sainte-Gudule, accompagné d'un soldat, l'entendait de la rue. Ils allèrent le dénoncer à l'amman (juge) de Bruxelles. On devine la suite : perquisition au domicile des frères de Halle, découverte d'un coffret de bijoux reçus en gages du banquier, arrestation des compères. Pris de panique, ils furent incapables d'inventer un prétexte pour justifier la présence des bijoux mais supplièrent le juge (en lui offrant 20 moutons ainsi qu'à ses gardes) d'étouffer l'affaire pour épargner leur honneur. Le magistrat, Jean de Redelghem, fut inflexible et déferma les deux clercs au tribunal ecclésiastique de Sainte-Gudule qui instruisit le procès le 18 décembre 1369.

L'Eglise considérait le prêt à intérêt comme un crime d'usure ; de simples

laïcs encourageaient de ce fait l'excommunication. Que dire de prêtres... Pour les Juifs, les princes, qui avaient souvent besoin d'emprunter, étaient plus tolérants. Les frères de Halle furent incarcérés un temps assez long, dit un autre document. (La prison était la peine ecclésiastique la plus grave.) Au procès, ils se ressaisirent de leur franchise pour accuser Marguerite, leur servante, ajoutant la calomnie parjure à d'autres méfaits. Marguerite leur aurait proposé de faire fructifier leurs capitaux ; ils les lui auraient confiés sans savoir où elle les avait portés et sans avoir encore touché aucun intérêt... La servante contredit ces propos et sa déposition fut renforcée par quelques autres témoins. Il est impossible de distinguer le rôle de Guillaume de ce côté de Jean : il redit exactement la déposition de son aîné. Nous ne pourrions donc pas non plus dissocier les deux frères dans l'accusation de sacrilège de 1370, qui ressemble étrangement à ce procès.

De ces deux affaires, une femme de condition obscure est choisie comme instrument et bouc émissaire pour des accusations déshonorantes : pour le trafic usuraire, Marguerite dite S'Papen (= du être, en vieux flamand), la servante des clercs, et Catherine, l'accusatrice des Juifs, dont on ne mentionne même pas un surnom.

On découvre aussi dans le procès des cloîtres plusieurs similitudes avec le récit éponymique de Catherine en avril 1372 : les Juifs du récit d'accusation se comportent exactement comme le firent les clercs usuriers (une projection de leur personnalité ?), mais en contraste avec l'attitude des Juifs historiques, dépeints dans l'enquête de 1492, avant et pendant leur procès. Les premiers sont des corrupteurs et des couards naïfs et imprudents, les seconds se montrent calmes, lucides et courageux. Dans le procès-verbal de décembre 1369, on voit les clercs, dépourvus du sens du réel, inventer une histoire invraisemblable pour accuser leur servante. De même, le récit d'accusation des Juifs est un conte qui ne tient pas debout. Dans le premier récit, les clercs confient aveuglément leur argent à l'administration d'une femme inconnue ; dans le second, toute une Communauté juive remet aveuglément



Procession ramenant les hosties de l'église de la Chapelle à Sainte-Gudule vers le 22 mai 1370, avec l'abbé de Grimbergen sous le dais — Fait historique, mais la présence de Jeanne et Wenceslas, ducs de Brabant, est légendaire. Carton d'un peintre inconnu, 1785.

sa sécurité à une renégate. Les deux récits sont également naïfs dans leur invention et méchants dans leur intention. Bref, les circonstances et la teneur de l'accusation contre les Juifs révèlent le « style » des frères de Halle tel qu'on peut l'analyser dans leur procès. Les dates des deux affaires sont concluantes et le mobile semble facile à déceler : pour sauver leur réputation, ces clercs usuriers ont voulu étouffer le scandale provoqué par leur arrestation en se créant un autre contre les Juifs, leurs associés plus chanceux. (Le banquier Mesterman flaira-t-il l'approche d'un mauvais coup ? Il quitta le Brabant assez tôt pour échapper au massacre.)

N'ayant pu persuader l'amman d'épargner leur honneur, les clercs réussissent du moins à faire disparaître toute trace du jugement prononcé à leur sujet, et en 1372, comme d'honorables citoyens, ils prêtent même de l'argent au Chapitre de Sainte-Gudule.

Selon toute probabilité, il y a eu supercherie : des hosties non consacrées ont été transpercées et ensanglantées par les clercs usuriers qui ont soudoyé l'accusatrice des Juifs.

Supercherie cruelle : elle coûta la vie aux six familles juives alors au Brabant ; supercherie célèbre par la notoriété du sanctuaire et des œuvres d'art qui l'illustrèrent ; par l'extension du culte dont un jubilé solennel fut cé-



Remise du reliquaire contenant les hosties à l'archevêque Jean de Hauchen, en 1585, après leur mise à l'abri de la fureur iconoclaste — Fait historique. Carton attribué, comme celui de la première tapisserie, à Philippe-Joseph Tassaert — 1770.

lébré tous les cinquante ans de 1670 à 1820 et par les souverains qui honorent ce culte du faux miracle : Jeanne et Wenceslas, ducs de Brabant, Philippe le Bon et Charles le Téméraire, ducs de Bourgogne, Marguerite d'Autriche, régente puis gouvernante des Pays-Bas, Jean III de Portugal et sa femme, Catherine d'Aragon, François Ier de France et sa femme, Éléonore d'Autriche, l'empereur Charles-Quint et Ferdinand Ier, roi des Romains, Louis II et Marie de Hongrie, Marguerite de Parme qui suivit chaque année la procession, et surtout les archiducs Albert et Isabelle, ainsi que plus tard Charles de Lorraine, tous gouverneurs des Pays-Bas, qui se firent inhumier au

pied de l'autel portant le reliquaire du reste des hosties de 1370. En 1950, Jean Stengers pouvait encore écrire avec raison : « Si Catherine a menti, elle peut être fière, dans sa tombe, du succès de son imposture. » Et surtout Jean et Guillaume de Halle ! Mais justement à partir de 1950, la procession annuelle avec les « reliques » cessa de sortir ; le culte jadis florissant ne cessa de décliner jusqu'à tomber dans l'oubli. Les trois déclarations diocésaines successives en 1968, 1974 et 1977 lui ont porté des coups mortels. Un doute subsistait cependant du point de vue de la science historique. Il peut se muer en une quasi-certitude sur la supercherie des frères de Halle,

tant les signes sont clairs, multiples et convergents. Ce n'est pas ici le lieu d'une démonstration scientifique, à laquelle nous travaillons. Il suffira de dire qu'aucune autre hypothèse ne résiste à la critique et qu'aucune objection sérieuse ne peut s'opposer à celle-ci. Sœur Marie Despina, de Notre-Dame de Sion, a établi récemment dans une thèse de Doctorat en Histoire, l'inanité de l'accusation portée contre les Juifs en 1370, parmi d'autres du même genre. Mais il appartenait à une historienne juive, Madame Schneebalg-Perelman, d'être la première à mettre en lumière la machination des clercs usuriers, en



Imploration devant l'autel du Saint-Sacrement, ou peut-être, comme le dit Lefèvre, action de grâces pour la guérison, en 1370, d'une fillette aveugle — Fait historique. Carton d'un peintre inconnu, 1785.

consacrant une thèse annexe de son Doctorat en Histoire. Elle utilise toutefois des arguments différents de ceux exposés ci-dessus. C'est donc fait justice désormais d'une manifestation d'antisémitisme médiéval, capable de nourrir encore les préjugés anti-juifs de certains touristes. Depuis Vatican II, presque partout en Europe, de tels cultes à base de carnisme ont été abolis. Le plus important et, en apparence, le mieux fondé était certainement celui de Bruxelles. Comme le prouve Jean Stengers, lorsque des Juifs se faisaient baptiser pour échapper aux persécutions, ils étaient toujours considérés comme Juifs par le peuple suspects des vices que les préjugés du temps attribuaient à ces derniers. Dès lors, le premier souci était de trancher leurs

racines judaïques en se montrant hostiles à leurs frères d'origine ; ainsi ils espéraient s'assimiler à la société chrétienne. Ce fut certainement le mobile de Catherine. (2) C'est en voyant passer Morelli, un chapelain de la Cour (qui témoignera dans l'enquête de 1402), que cet homme a voulu faire la preuve de sa rupture avec son passé judaïque. Sa méchanceté s'est retournée contre lui : il fut condamné à mort avec ses victimes.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- P. LEFEVRE : « A propos du trafic de l'argent exercé par les Juifs de Bruxelles au XIV^e siècle ». (Revue belge de Philologie et d'Histoire IX, 2 - 1930).
 P. LEFEVRE : « L'organisation ecclésiastique de la ville de Bruxelles au Moyen Age » (Université de Louvain : Recueil de travaux d'histoire et de philologie - 3e série, fasc. 11 - 1942).
 P. LEFEVRE : « La valeur historique d'une enquête épiscopale sur le miracle eucharis-

tique de Bruxelles en 1370 » (Revue d'histoire Ecclésiastique, Tome XXVIII, 1932, n° 2).

P. LEFEVRE : « Le thème du miracle des hosties poignardées par les Juifs à Bruxelles en 1370 » (Le Moyen Age - Revue d'histoire et de Philologie, Tome LIX (4e série, Tome VIII), 1953).

Comparer la fin de ce dernier article à H. GERAUD : « Chronique latine de Guillaume Nangis - tome II, Paris, 1843, p. 31-32.

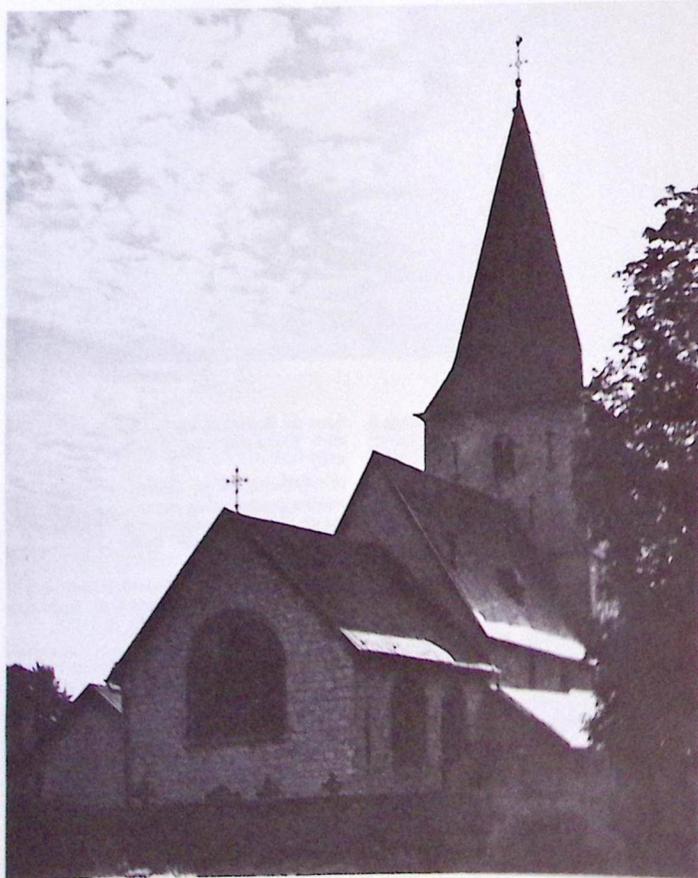
P. LEFEVRE : « Tapisseries à la cathédrale bruxelloise » (Université de Louvain : Recueil de travaux d'histoire et de philologie - 4e série, fascicule 45 - 1970).

J. STENGERS : « Les Juifs dans les Pays-Bas au Moyen Age » (Académie Royale de Belgique - Mémoires - 1950).

Pour la légende et le culte : M. THIJS : « Een terugblik op de legende van de bloedige geconsacreerde hostiën van Brussel » (Tijdschrift De Brabantse Folklore Nrs 189 en 190 - 1971).

Des villages qui sont frères jumeaux

par Joseph DELMELLE



La vérité d'hier n'est pas nécessairement celle d'aujourd'hui.

Aux pages de ce livre admirable qui s'intitule *Où la chèvre est attachée*, Lucien Christophe écrit au sujet de notre province mitoyenne : « On t'accuse de méconnaître le prix de la pureté ethnique. Respectons-en les pudeurs, mais ne lui permettons pas de l'accuser d'être une création artificielle, comme s'il n'y avait de vérité de nature que dans l'obéissance à un seul courant, comme si le spectacle humain ne montrait pas, au contraire, que l'unité se consomme dans la résistance des parties engagées l'une à l'autre, fières chacune de ce qui les distingue. L'unité ne naît pas de leur assentiment, mais de l'autorité qui l'impose. Sous tes vastes ciels de nuages où roulent des tourbillons de lumière qui inspirent si bien tes artistes, je te loue par dessus tout d'être une belle construction de l'esprit. Tu es la maîtresse poutre de l'édifice national et sans elle il se disloquerait... ».

Son essai, l'académicien disparu l'a rédigé durant la seconde guerre mondiale et l'a fait paraître en 1952 aux Editions des Artistes. Depuis, on ne l'ignore pas, la situation a considérablement évolué. Il n'empêche que si les

Wezeren : la robuste église romane dédiée à saint Amand.

hommes obéissent trop facilement sans doute aux conseils de ceux qui prêchent la division, les faits demeurent tels qu'ils ont été suscités par l'histoire, la généalogie, la géographie et la géologie. Tant et si bien que, si d'aucuns de leurs habitants montrent le poing (au réel ou au figuré !) aux voisins d'en face, les villages brabançons situés de part et d'autre de la frontière linguistique apparaissent comme des frères jumeaux ayant en commun un humble, difficile et glorieux passé, partageant les mêmes habitudes ancestrales et soumis tous, sans exception, aux impératifs des quatre saisons. Il n'y a pas de frontière pour le soleil, la pluie, le vent, la neige, les arbres, les rivières, les abeilles, ...

et Fernand Gilles, le poète de Jodogne, a raison lorsqu'il note que :

Il fait printemps sur tous les tons.

Il fait mai, le mois de Marie.

Il fait Brabant par vaux et monts, de large en long.

La frontière linguistique, comme bien d'autres délimitations, ne se remarque pas sur le terrain. Certes, ici et là, il y a un panneau indicateur. Ce panneau a été placé par des mains humaines. Et c'est l'homme qui, sur la carte, a tracé ces pointillés ou ces lignes continues, étrangement sinueuses, qui entourent ou séparent entités administratives ou linguistiques. Le tracé, qui nous intéresse et qui situe la frontière des langues, ne date que de 1963. Auparavant, on ne l'avait jamais « fixé » de manière intangible. Au demeurant, au cours des temps, ce tracé-là a subi des fluctuations plus ou moins sensibles, s'étant quelque peu déplacé vers le Nord ou le Sud, mais les hommes ne s'étaient guère souciés de ces fantaisies, de ces glissements qui n'avaient rien de contrariant, jusqu'au jour où certains politiciens sont intervenus...

D'anciens territoires principautaires

La Belgique célèbre, en cette année 1980, le 150^{ème} anniversaire de son indépendance tandis que Liège se souvient d'avoir été, il y a un millénaire, le cœur d'une vaste principauté dont le territoire débordait sur l'actuelle province de Brabant. Car plusieurs villages brabançons relevèrent de l'autorité du Prince-Evêque. L'autoroute re-

liant Bruxelles à la Cité Ardente passe en vue de l'un d'entre eux : Houtain-l'Evêque, ou Walshoutem.

Walshoutem, c'est la Hesbaye. « Au réel, lisons-nous sous la plume de Désiré-Joseph d'Orbaix, c'est un pays peut-être austère que cette campagne enchantée, dont le centre reste un village monotone et, l'hiver, plein de boue et de feuilles. Le charme en sort d'autant plus mystérieux, qui s'élève au ciel avec les sèves infatigables et, nulle part, le printemps n'est si étrange, si profond... »

Les champs s'étendent à perte de vue, dénudés et solitaires lorsque l'hiver et son ciel bas pèsent sur eux, mais si verts lorsque le printemps commande au mouvement des sèves, et lumineux, dorés et frémissants lorsque l'été gonfle les épis. Un peintre de Walshoutem, Armand Knaepen, a remarquablement exprimé la poésie de cette campagne diverse, couleur de glèbe ou de paille, sous les menaces d'un ciel d'orage ou sous l'azur transpercé des rayons victorieux des midis de juillet.

Armand Knaepen, artiste discret, mériterait la plus large attention.

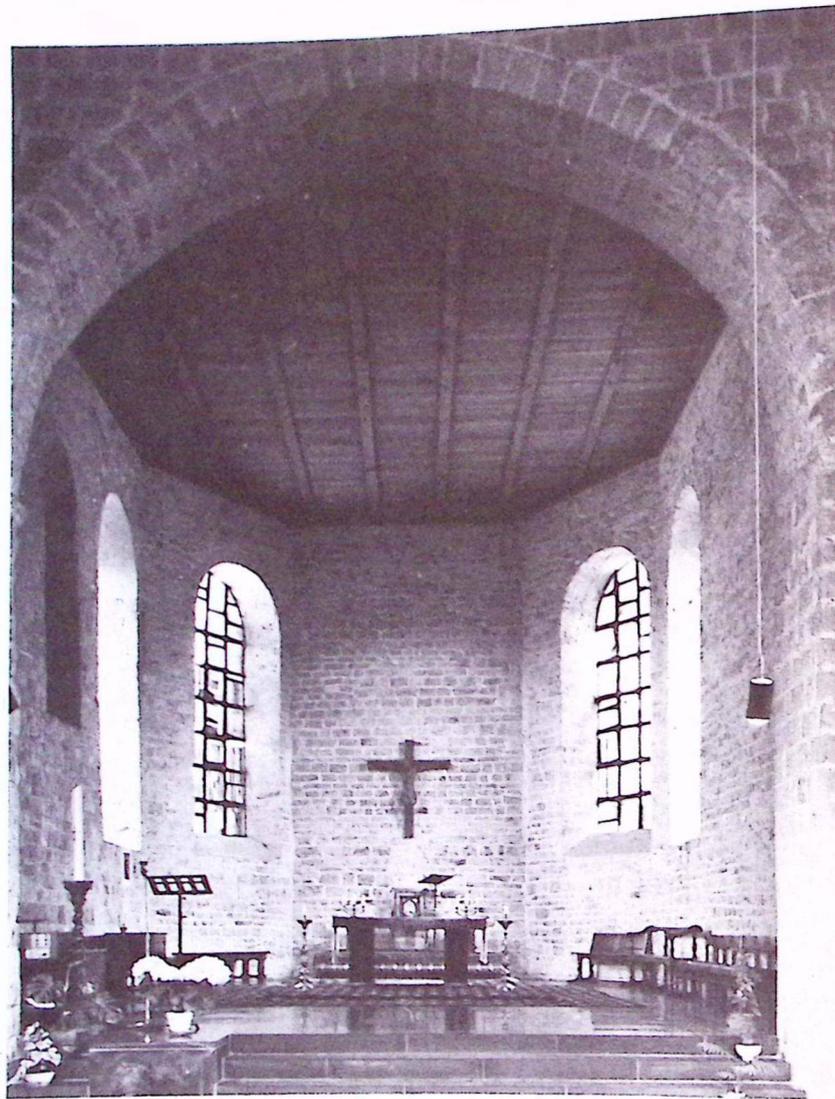
Walshoutem fait partie de ce « pays de Landen » auquel se rattachent maints petits villages paisibles qui, au long de leur existence, virent se dérouler, comme toute la Hesbaye d'ailleurs, quantité de batailles. Certaines de ces modestes localités paysannes conservent néanmoins d'intéressants témoignages d'histoire. Ainsi en est-il, notamment, de Walsbets — où l'ancien établissement des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem a été converti en château — et de Wezeren — qui s'enorgueillit de sa robuste église Saint-Amand, d'origine romane, et du maître-autel en grès, datant de l'époque mérovingienne, qu'elle conserve jalousement. Nous sommes, ici, dans une région de très vieille civilisation.

Les prestiges de l'art roman

Solide comme la paysannerie dont il est issu, l'art roman triomphe des deux côtés de la frontière linguistique. A la vigoureuse église de Wezeren répond

Armand Knaepen : « Paysage à Walshoutem » (huile sur toile) 1937.





Orp-le-Grand : le chœur de la magnifique église romane Saint-Martin.

blie-t-on pas trop souvent ? — n'a qu'un seul troupeau !

Dans une monographie intitulée *L'Abbaye d'Heylisse*, Christian Dehennin a esquissé l'histoire de la communauté norbertine du lieu. Incendiés en 1507, les bâtiments monastiques furent réédifiés sous l'impulsion de l'abbé Vandermolen. Pillés, saccagés, détruits à nouveau en 1568 et en 1635, les constructions furent relevées de leurs ruines sous la direction de l'abbé Raullet mais, au lendemain de la première bataille de Neerwinden, en 1693, subi-

rent une fois de plus la visite dévastatrice des armées. Le XVIII^e siècle permit à l'abbaye de connaître quelque tranquillité et d'acquiescer rapidement un haut degré de splendeur. « *La communauté*, écrit Christian Dehennin, *confia à l'architecte bruxellois Laurent Dewez, le soin de rebâtir le monastère. Les travaux entamés en 1762 furent achevés en 1780...* » L'œuvre de Dewez devait être remaniée, au siècle dernier, par Balat. « *En 1870*, précise Christian Dehennin, *l'architecte Balat réaménagea les bâtiments et le parc*

en une vaste demeure rurale... » Il respecta toutefois l'ordonnance générale de la façade et ne toucha pas au style qui confère, à l'ensemble, son originalité la plus caractéristique. Ajoutons que c'est en 1962 que la province décida l'acquisition du domaine et des bâtiments affectés, on le sait déjà, aux activités culturelles et de jeunesse. Cette nouvelle destination a justifié la réalisation d'un certain nombre d'aménagements intérieurs et extérieurs. Le parc est ouvert au public les samedis et dimanches et jours fériés ainsi qu'en semaine pendant la période estivale. Il s'étend sur 28 hectares et comporte trois étangs, un parc d'animaux — principalement des cervidés — des promenades balisées, etc.

L'ancienne abbaye d'Heylisse est le monument majeur du patrimoine monumental de la Hesbaye brabantine. Dans les environs, sont à voir l'église romane Saint-Sulpice, de Neerheylen, où subsistent quelques pierres tombales ; le petit Musée Folklore et d'Histoire de la châtellenie de Hannut, à Opheyllisse ; et, dans ce secteur, quelques fermes anciennes. Et de bien entendu, les paysages — « petite fraîcheur » — que compose la Grande-Gette... ou la Grande-Gette qui n'est pas loin de là, se frayant un chemin à travers les vallonnements de la région de Jean-Geest, petite agglomération proche, qui dédie à saint Georges son église de 1870.

Et à Hoegaarden...

Certaines des localités dont il est question, ont fait partie — jusqu'au XVIII^e siècle — d'un même Etat dont on ne sait pas grand-chose : le comté de Bruçeron, dont Hoegaarden est la capitale. La petite ville, d'ailleurs, a appartenu à la principauté de Liège comme Walshoutem et deux autres villages de notre Brabant : Beauvechain et Tourinnes.

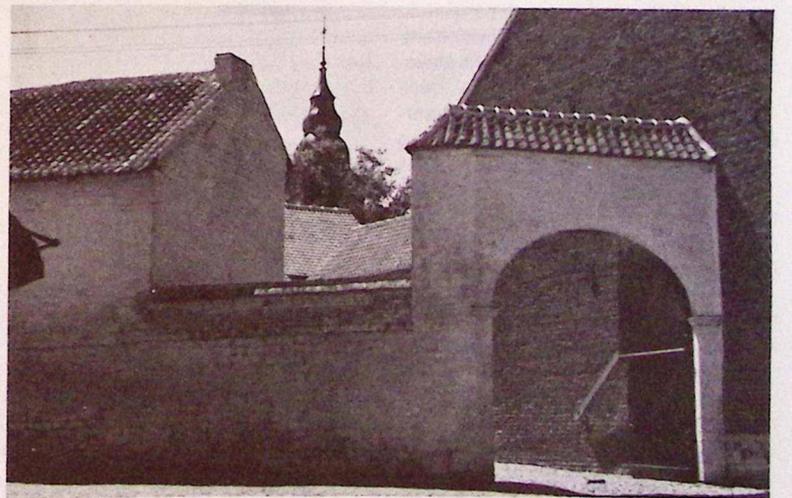
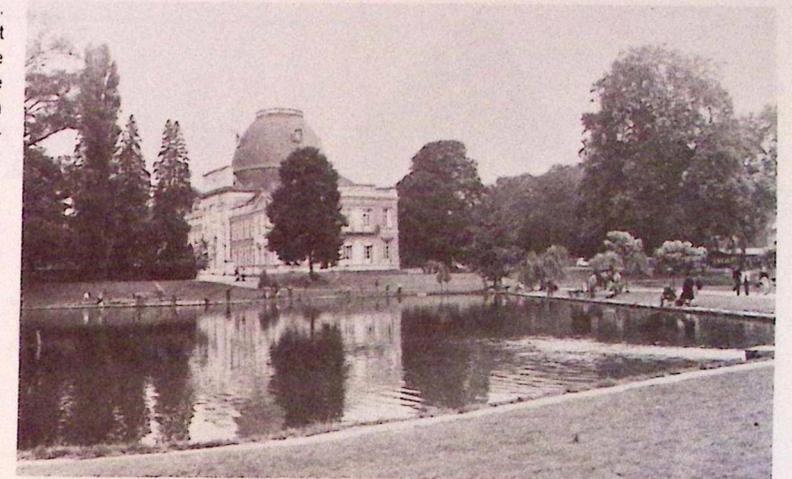
Petite ville ou, plus exactement, village à vocation principalement agricole, Hoegaarden ne manque pas d'intérêt sur le plan monumental. Sa grotte Saint-Gorgon est un édifice de naissance, qui s'apparente à Louis XV par sa décoration à rocaille. Louis XV par sa décoration à rocaille détendant des stalles du XVII^e siècle, des fonts baptismaux gothiques et un

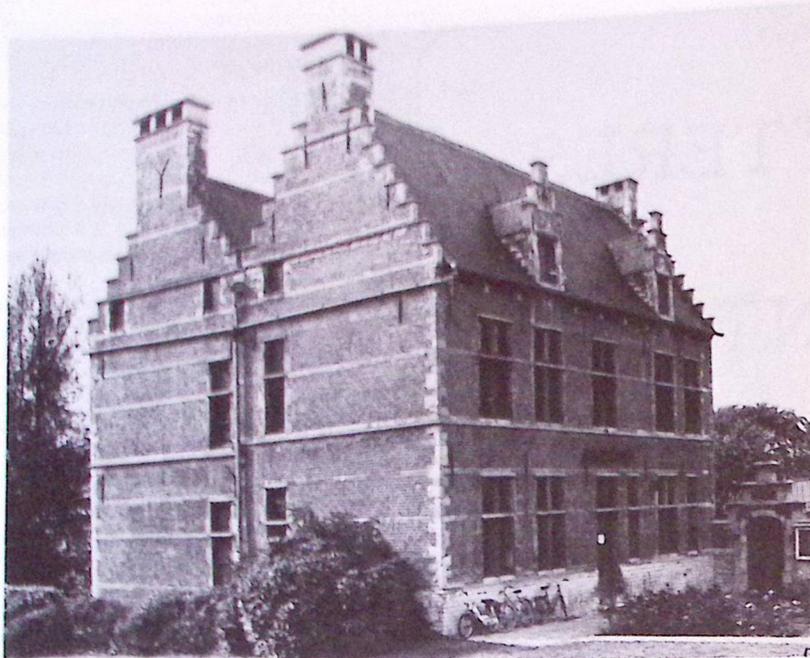
remarquable lutrin en laiton de 1571. La place communale, qui surveille cet imposant sanctuaire, est bordée de maisons du XVIII^e siècle. Une ferme du XVII^e siècle ouvre largement son portail à deux pas de là. Sont également à voir, en passant, la cure du XVIII^e siècle, une ferme de 1748 qui aurait accueilli — affirme la tradition — les onze mille Vierges présentes dans la légende de Cologne, le Musée archéologique, historique et folklorique Julien van Nerum (ouvert toute l'année), la maison de repos dont les bâtiments datent du XVIII^e siècle et l'ancien couvent des Beggards converti en établissement scolaire. Au hameau de Houtem, la chapelle Sainte-Catherine, édiflée au XVI^e siècle en moellons de Gobertange et en pierres d'Overlaar et restaurée il y a une douzaine d'années, occupe une petite éminence. On voit sinuer la Grande-Gette parmi les champs. Par ailleurs, à Rommersom, autre hameau de Hoegaarden, bâtie, elle aussi, en pierres de Gobertange, la rustique chapelle Saint-Servais, classée depuis 1974, se dresse également sur un mamelon. La Fédération Touristique du Brabant a également édité un dépliant, « Promenades à Hoegaarden », que nous recommandons aux touristes.

Des orgues trois fois centenaires...

La Hesbaye, tant thioise que romane, a toujours eu la foi solide. A Hoegaarden, le Dimanche des Rameaux, une tradition remontant à 1631 renaît chaque année : c'est la procession des Douze Apôtres ou des Palmes. De l'autre côté de la frontière linguistique, à Zétrud-Lumay, la chapelle Notre-Dame de Bon Secours est toujours le lieu d'un pèlerinage déjà fort suivi au XVII^e siècle. Elle sert de sépulture à un jeune combattant de Waterloo, Eugène d'Astier, mortellement blessé à vingt et un ans lors de la fameuse mêlée ayant profondément influencé les destinées de l'Europe.

En haut : le superbe Domaine provincial à Opheyllisse est un des rendez-vous favoris des promeneurs, des écologistes et des pêcheurs.
Au centre : Zétrud-Lumay : un des étangs romantiques tapissant la vallée de la Grande-Gette.
Ci-contre : un des nombreux coins pittoresques de la grosse bourgade de Hoegaarden.





histoire de l'abbaye de Grimbergen et déploré que ce document se soit égaré. Mais, fait plus piquant, il conte que, le 8 mai 1750, mourut le curé Laurent Jacques Van Soltem, né à Bruxelles le 6 juin 1698, auteur de deux tragédies en langue flamande et d'une pièce de théâtre en l'honneur du Saint-Sacrement de Miracle. Eh bien ! pendant ses loisirs, le curé de Mouscron taquinait la muse. Il est vrai qu'au XVIII^e était le siècle des paradis mondains.

BRUSSEGEM (OPPEM)
Processieweg, 1

Vaste maison en L avec un toit haussien en forte pente qui dénonce l'influence du style Louis XIII. Le prélat de Lasco, abbé de Grimbergen, fit élever la cure dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ce qui explique l'influence flamande par le constructeur. Une jolie façade à larmier incurvé, se terminant par des volutes, donne accès à la demeure. L'intérieur a été remanié au XVIII^e siècle.

L'immeuble est entouré de jardins soigneusement emmurillés. Un certain nombre d'une taille exceptionnelle, forme véritable tonnelle.

Pour avoir une bonne vue d'ensemble, le visiteur doit s'engager assez avant dans la Oppemkerkstraat qui longe le flanc de la propriété.

BRUSSEGEM (OSSEL)
Pastorijstraat

Il y a souvent des interférences assez difficiles à démêler entre certaines paroisses. Parfois, l'actuel presbytère principal n'était, au départ, qu'une succursale de celui qu'il a détrôné à la suite. Une telle étude ressort de l'histoire et déborde notre sujet. Signalons néanmoins que, si aujourd'hui Brussegem est devenu plus important, il semble qu'à un moment donné ce fut Ossel qui eut la primauté.

En haut de la page : l'ancienne cure de Mouscron, occupée de nos jours par les services communaux, est un séduisant édifice caractérisé par ses pittoresques pignons à redents et ses quelques fenêtres à meneaux.
Ci-contre : le ravissant presbytère d'Oppem (Brussegem), édifié dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.



Quoi qu'il en soit, c'est en 1758 que l'abbé Jean Montana, originaire de Bruxelles et curé d'Ossel, se fit construire une vaste maison à proximité de son église alors que précédemment il avait dû se contenter d'une modeste demeure située sur Brussegem.

Le bâtiment double est à cinq travées sous un toit en bâtière surmonté d'un clocheton. Des annexes inesthétiques brisent l'harmonie de la façade.

Les contrevents ont été enlevés et remplacés par des volets mécaniques. A Ossel, comme d'ailleurs en maints endroits, on souhaiterait que les bâtiments parasites soient supprimés pour que l'immeuble retrouve sa ligne première.

Le jardin ici est vraiment en jachère.

BRUSSEGEM
Brussegemkerkstraat, 16

La cure date de la fin du XVII^e siècle ; elle fut agrandie vers le milieu du XVIII^e siècle quand l'abbé Montana alla s'installer à Ossel. Il l'avait d'ailleurs laissée à son successeur qui mourut intestat. Il s'ensuivit, entre la famille et l'église, un long procès qui fut gagné par le clergé.

La maison est plantée au milieu d'un jardin ; elle a été classée assez récemment, ainsi que l'église proche.

Ici aussi, on peut déplorer le remplacement des contrevents par des volets mécaniques.

Les façades en briques sont peintes en blanc, mais cela n'empêche pas de discerner, dans la maçonnerie, les traces du petit bâtiment initial.

Le curé de Brussegem, comme la plupart de ses confrères des environs, est un norbertin détaché de Grimbergen.

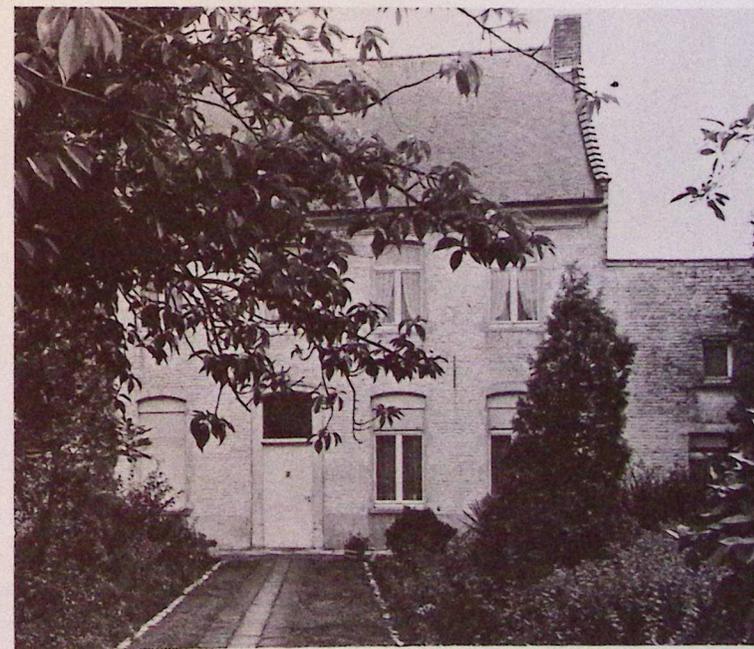
MEUZEGEM
Près de l'église

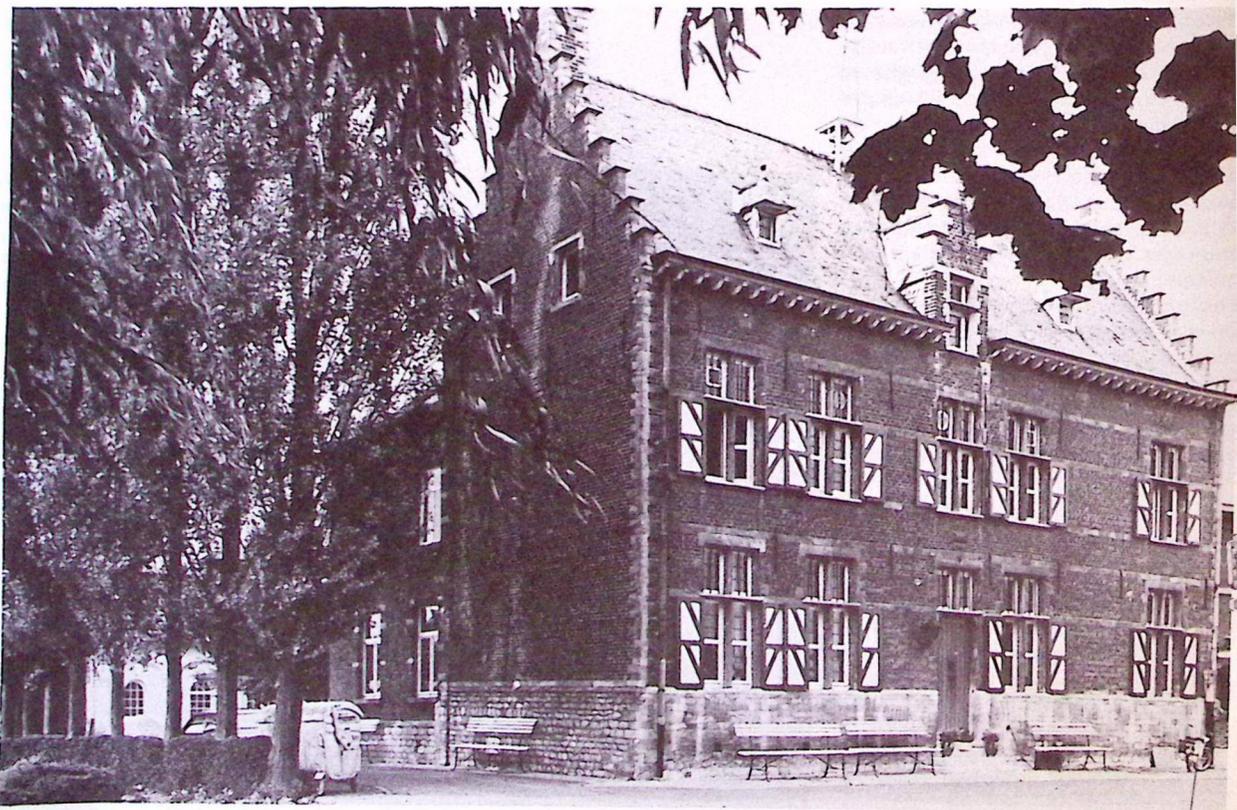
Une très ancienne paroisse puisqu'on en trouve les traces dès 1112.

Le presbytère actuel fut construit en 1733 (millésime gravé dans une pierre

En haut de la page : la cure d'Ossel (Brussegem) est une vaste et élégante demeure élevée en 1758.

Ci-contre : le presbytère de Brussegem (Centre), planté au milieu d'un jardin, allie le charme à la sobriété.





En page de gauche, en haut : la cure de Meuzegem est une adorable maison de campagne remontant au XVIII^e siècle. En bas : l'ancien presbytère de Wolvertem, aménagé, de nos jours, en home pour vieillards, ne manque pas d'allure avec ses typiques pignons à redents et ses contrevents très décoratifs. Ci-contre : la cure de Rossem fut construite en 1769 mais restaurée assez librement après l'incendie qui la ravagea en 1916.

en façade), par Jan-Baptist Provoost qui fut prier de Dielegem. Il mourut à Meuzegem le 15 juillet 1745.

La cure est une maison à cinq travées et un niveau, bien équilibrée sous un fronton classique percé d'une fenêtre. Le toit en bâtière est surmonté d'un clocheton. La porte, à larmier rectiligne, possède une jolie imposte. L'intérieur a subi des transformations importantes. On peut cependant encore y voir deux cheminées du XVIII^e siècle, dont l'une malheureusement est mutilée.

Le jardin est plein de fleurs très variées, mais perdues sous des plantes sauvages.

Une cure plus ancienne était située de l'autre côté du chemin ; on en a retrouvé quelques traces lors de l'élargissement de la route.

WOLVERTEM

Au bout de la Godshuisstraat

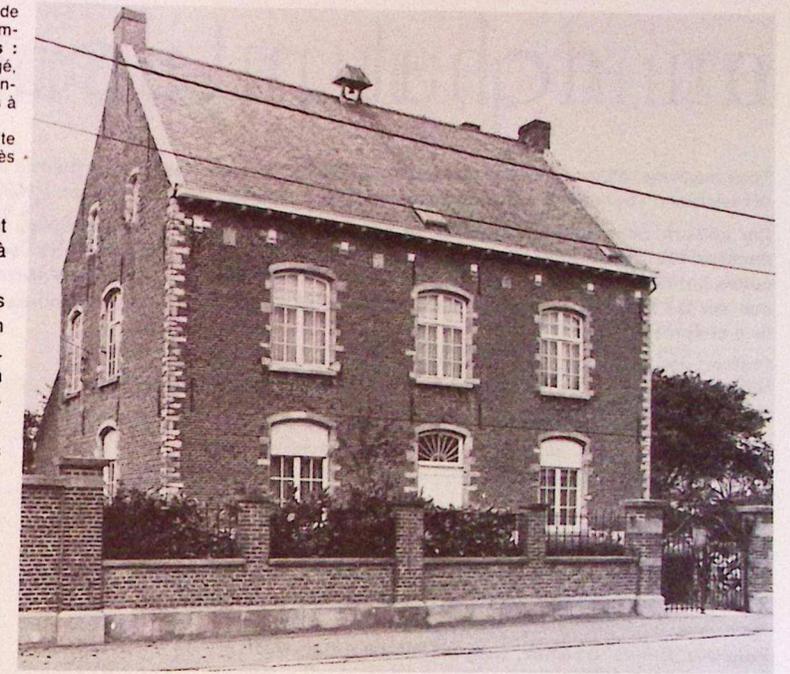
Le presbytère, flanqué d'une longue annexe moderne, est devenu un home pour vieillards.

La partie initiale fut édifée en 1660 (millésime au-dessus de la porte d'entrée) ; elle est de style flamand traditionnel avec pignons à redans et petits contrevents peints. On a fait, par la suite (1773), le même travail qu'à Meise, en accolant, à l'arrière du premier, un bâtiment assez semblable. Le raccord est très visible dans le pignon gauche. Une pierre encastrée dans la maçonnerie rappelle l'agrandissement. Une autre évoque la restauration de 1903.

ROSSEM

Dorp, 34

La cure est datée de 1769 (chiffres espacés, placés entre les boullins). Son ordonnance première a cependant été assez malmenée. En effet, en 1916, en



pleine guerre mondiale, un incendie a ravagé l'immeuble qui fut restauré, mais on a dénaturé la façade en remplaçant les anciennes fenêtres par de larges baies.

Détail plus heureux : au lieu de flanquer la maison d'annexes inesthétiques, on les a accolées à l'arrière ; elles sont ainsi pratiquement invisibles depuis la rue.

NIEUWENRODE

Au sud de l'église

La cure est posée sur une petite île entourée de douves où coule une eau rapide. D'après Wauters, une communauté de norbertines aurait occupé l'endroit au XIII^e siècle. La cure lui aurait succédé, mais une cure modeste qui fut entièrement reconstruite à la fin du XVII^e siècle par l'abbé Outers.

Lorsque Joseph II ferma nos séminaires, certains de leurs élèves trouvèrent refuge à Nieuwenrode où ils continuèrent leurs études. C'est à cette

occasion que les bâtiments auraient été une nouvelle fois agrandis. L'ensemble fut encore remanié aux XIX^e et XX^e siècles, formant un domaine assez composite, mais non dépourvu de grandeur, sous ses larges frondaisons. Malheureusement, un soir de novembre 1967, le feu, pour une cause encore inconnue, ravagea l'immeuble.

Le desservant de la paroisse a dû émigrer vers une maison beaucoup plus modeste et les ruines, gardant leur mystère, n'ont pas encore été relevées. Une jolie porte à plein cintre, sous un fronton simple, existe toujours en bordure de rue, mais l'accès en est interdit.

La commune de Kapelle-op-den-Bos (dont dépend maintenant Nieuwenrode) aurait l'intention de restaurer la propriété et probablement d'y installer un centre culturel.

(à suivre)

9^e Voir également « Brabant » n^o 2 et 4/1978, n^o 1, 2, 4 et 6/1979, ainsi que les n^o 1 et 5/1980.

un achat utile...

Tous les livres, albums, cartes, dépliants, souvenirs et gadgets, mentionnés dans la liste ci-après, sont en vente au siège de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes, 61 (2^e étage), à 1000 Bruxelles.

Par ailleurs, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos affiliés que, sur présentation de leur carte de membre 1981, nous leur accordons diverses réductions sur le prix officiel de vente de certains ouvrages et brochures édités par notre Fédération ou par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, ainsi que sur les foulards et cravates en soie de même que sur les cartes figuratives en toile (pour les détails, consulter la liste ci-après).

Profitez, dès aujourd'hui, de cette faveur, car notre stock est limité. Nous espérons que nos membres apprécieront cet effort de promotion et de vulgarisation touristiques.

A NOTRE RAYON BIBLIOTHEQUE

Fermes et Bois, luxueux album de Patricia Fourcroy, consacré à Alsemberg, Linkebeek et Rhode-Saint-Genèse

Album de photographies « Brabant » avec préface historique et commentaires. Editions Lannoo

Belgique, België, Belgium, Belgien. Editions Meddens

Toute la Belgique, par Maurice Duwaerts. Editions J.M. Collet

Chapelles en Brabant, par Yvonne du Jacquier. Editions Musin

Brabant (les douze routes touristiques du Brabant en un seul ouvrage) par Hervé La Barthe et Georges Renoy. Auto-Guides Duculot

Nos pierres et leurs légendes, par Willy et Marcel Brou. Editions Techniques et Scientifiques

Si Bousval m'était conté, par Georges Deltour. Editions du Cercle Socio-Culturel de Bousval

A la rencontre de Bruxelles, par Maurice Duwaerts. Editions J.M. Collet

Belles Demeures d'Autrefois, par Yvonne du Jacquier

Cuisine et Folklore de Bruxelles et du Brabant, par Gaston Clément

Brabant, numéro spécial (2-3/1980) de notre revue consacré au 150^e Anniversaire de l'Indépendance de la Belgique. Un très beau numéro de 144 pages, présenté sous jaquette

Carte de la Forêt de Soignes, entièrement remise à jour avec introduction bilingue. Editions Girault Gilbert, plan n° 39

Le Folklore Brabançon, numéro spécial (3-4/1980) du 150^e Anniversaire de l'Indépendance de la Belgique. Un numéro exceptionnel de 220 pages avec nombreuses illustrations

Le Château de La Hulpe et son Parc, par Jacques Stasser

Monuments, sites et curiosités d'Uccle. Editions du

Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore d'Uccle et Environs 100 F

Carte en couleurs de la Forêt de Soignes. Editions de l'Institut Géographique National 100 F

975 F **Etains, Porcelaines et Faïences d'Autrefois** (catalogue de l'exposition qui s'est tenue au Gouvernement provincial du Brabant du 25 juillet au 16 septembre 1974). Editions de la Province de Brabant 90 F

795 F Ce prix est ramené à 75 F pour nos membres.

650 F **Cartes régionales du Brabant (en couleurs)**. Editions de l'Institut Géographique National. 80 F

465 F Prix par carte au 50 millième 60 F

390 F Prix par carte au 25 millième

Le Maillon - Spécial Promenades à Villers-la-Ville. Editions du Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville 50

345 F **Les Moulins du Brabant**. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant 50

320 F Ce prix est ramené à 45 F pour nos membres.

300 F **Musées en Brabant** (128 pages) avec 24 dessins originaux de Steven Wilsens. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant 40

225 F **Waterloo - 18 juin 1815**. Itinéraire commenté du champ de bataille et de ses monuments avec carte figurative et nombreuses illustrations. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant 40 F

150 F Ce prix est ramené à 35 F pour nos membres.

150 F **Le Château-Musée de Gaasbeek**, par Gaston Renon 40

120 F **La Route Vagabonde** (64 pages), par Yves Boyen. Le dernier circuit touristique créé, en 1980, par notre Fédération 30

120 F 10 % de ristourne pour nos membres en règle de cotisation.

100 F **Quartier des Arts à Bruxelles**. Editions de la Fédération Touristique du Brabant 20

Ce prix est ramené à 15 F pour nos membres.

un cadeau qui plaira

les pèleteûs

musique et chansons populaires du Wallonie



Pochette de l'un des huit disques de musique et chansons folkloriques en vente à notre siège social.

Histoire et Guide du Champ de Bataille de Waterloo, par Lucien Laudy 15 F

Nos guides touristiques de poche. Brochures d'une teneur moyenne de 32 pages avec cartepère et nombreuses illustrations. 20 F

Prix par brochure

10 % de ristourne pour nos membres en règle de cotisation.

Liste des brochures encore disponibles :

L'Agglomération bruxelloise, par Simone Vierset – La Route du Roman Païs, par Octave Hendrickx et Yves Boyen – La Route Bruegel, par Marcel Franssens – La Route de la Gueuze, par Yves Boyen – La Route du Jardin Botanique, par Yves Boyen – La Route du Houblon, par Yves Boyen – Au cœur du Vieux Bruxelles (En remontant le Steenweg), par Yvonne du Jacquier – La Grand-Place de Bruxelles, par Simone Vierset – L'Hôtel de Ville de Bruxelles – La Cathédrale Saint-Michel à Bruxelles, par Jacques Mignon – Les Eglises Notre-Dame du Sablon et Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, par Jacques Mignon – Au Cœur du Hageland, par Yves Boyen – Léau, par Yves Boyen – Tirlemont, par Paul Dewalhens – Diest, ville pilote, par J. Nijssens – De Bruxelles à Wavre sans auto, par Paul Hamende –

La Vallée du Train, par Yves Boyen – Le Lac de Genvat, par Jean Demullander – Wavre, par Yves Boyen – Au Cœur du Brabant Wallon, par Jean Demullander – En Roman Pays de Brabant, par Yves Boyen – Bruxelles-Villers-la-Ville, par Yves Boyen – Sur les traces de Pierre Bruegel, par Yves Boyen – Hôtels de Ville du Brabant, par Yves Boyen – Le Domaine Provincial à Huizingen, par I. Blijckers et D. Devaddere.

Nos dépliants « Promenades pour piétons »

Chaque dépliant comporte la description détaillée de plusieurs promenades, le tracé de ces promenades sur carte et de nombreuses illustrations.

Prix par dépliant

20 F

10 % de ristourne pour nos membres.

Liste des dépliants encore disponibles :

Promenades à Hoeilaart – Promenades à Overijse – Promenades à Louvain-la-Neuve – Promenades à Orp-Jauche – Promenades à Braine-l'Alleud – Promenades à Braine-le-Château – Promenades à Hélicine – Promenades à Ittre – Promenades à Grez-Doiceau – Promenades à Rixensart – Promenades à Sint-Kwintens-Lennik – Promenades à Sint-Pieters-Leeuw – Promenades à Wavre – Promenades dans la Vallée de la Marcq – Promenades à Hoegaarden – Promenades à Waterloo – Promenades à Ramillies – Promenades à Villers-la-Ville.

A NOTRE RAYON SOUVENIRS ET GADGETS TOURISTIQUES

Ravissants foulards, en soie, frappés aux armes de la Province de Brabant

Prix par foulard 995 F

Ce prix est ramené à 900 F pour nos membres.

Elégantes cravates, en soie, frappées aux armes de la Province de Brabant

Prix par cravate 450 F

Ce prix est ramené à 400 F pour nos membres.

150 Ans de Belgique chantée et racontée, disque (30 cm) du 150^e Anniversaire de notre Indépendance

400 F

Huit disques de musique folklorique (30 cm)

Prix par disque 360 F

Reproduction, au format 55 x 90 cm d'un plan topographique de Bruxelles et de ses environs gravé en 1777

150 F

Cinq attrayantes cartes figuratives en couleurs (dimensions : 75 X 44 cm) imprimées sur toile. Au choix : La Route des Six Vallées, La Route du Roman Païs, La Route Bruegel, la Druienvroute, la Hertog Janroute.

La pièce 130 F

Ce prix est ramené à 100 F pour nos membres.

avis - échos - avis - échos

Vient de paraître :

La « Route Vagabonde » par Yves BOYEN

Nos fidèles lecteurs se souviendront sans doute qu'entre 1972 et 1975, notre Fédération a créé et balisé douze circuits touristiques (la Route Bruegel I et la Route Bruegel II, la Route des Six Vallées, la Route du Raisin, la Route Duc Jean, la Route Pépin, la Route du Hageland, la Route du Roman Pais, la Route du Pajottenland, la Route de la Gueuze, la Route du Jardin Botanique et la Route du Houblon) totalisant très exactement 1.084 kilomètres et couvrant pratiquement tout le Brabant.

Pour chacun de ces circuits régionaux, notre Fédération a édité une brochure illustrée comportant, outre une carte-repère, la description détaillée du parcours.

Ces brochures, au format de poche (14 x 12 cm) si apprécié par les excursionnistes, qui les ont utilisées et les utilisent encore pour leurs randonnées en Brabant, ont connu un tel succès que plusieurs de ces fascicules ont déjà fait l'objet d'une, voire de deux rééditions.

Comme nous le disions plus haut, ces circuits couvrent pratiquement tout le Brabant. Pratiquement oui ; totalement non, car il subsistait, au sud-est de notre province, une zone, qui pour être étroite, n'en recelait pas moins de nombreuses curiosités touristiques. Consciente de cette lacune, notre Fédération s'est attelée, dès le printemps 1980, à réparer cet oubli en créant un nouveau circuit touristique à l'intention des touristes motorisés et plus spécialement des automobilistes. Ainsi est née la « Route Vagabonde », aujourd'hui fléchée sur tout son parcours et qui, au départ des célèbres ruines de l'abbaye de Villers-la-Ville, par Mellery, Gentinnes, Saint-Géry, Cortil-Noirmont, Walhain-Saint-Paul, Perwez, Grand-Rosière-Hottomont, Ramillies, Bomal, Jodoigne-Souveraine, Dongelberg, Incourt, Opprebais, Tourinnes-Saint-Lambert, Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin, « vagabonde » vraiment

au cœur de notre séduisante Hesbaye brabançonne, avant de revenir par Blanmont, Héவில், Mont-Saint-Guibert et Court-Saint-Etienne, à son point de départ, Villers-la-Ville, au terme d'une randonnée magnifique longue de quelque 100 kilomètres.

Restait à décrire ce ravissant circuit qui ne départera pas dans la panoplie de nos routes touristiques. C'est chose faite à présent. Yves Boyen, auteur de nombreuses études similaires, s'est chargé de dresser l'inventaire aussi précis que possible de toutes les curiosités jalonnant le parcours et Dieu sait si elles sont nombreuses (vestiges archéologiques, châteaux historiques, tours de défense, fermes opulentes fi-

gurant parmi les plus belles de Belgique, moulins à vent et à eau, réserves naturelles, grottes, carrières, musées, panoramas, sites contrastés, tantôt champêtres, tantôt sylvestres), le tout rassemblé dans une épaisse brochure de 64 pages (format 14 x 12 cm) comportant 29 illustrations et rehaussée d'une carte reprenant le tracé de la route.

La « Route Vagabonde » est en vente au prix très modique de 30 F au siège de notre Fédération, rue du Marché-aux-Herbes (2^e étage), à 1000 Bruxelles. On peut également l'acquérir en versant ladite somme de 30 F au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant.

Le château de Gentinnes, aménagé, de nos jours, en centre d'animation spirituelle et en restaurant, du type familial, est une des nombreuses attractions touristiques situées le long de la séduisante « Route Vagabonde » qui vient d'être créée et balisée sur tout son parcours par les soins de notre Fédération.



avis - échos - avis - échos

Rappel à nos membres :
le montant de la cotisation 1981
est porté à 350 F

En dépit des charges sans cesse accrues résultant notamment de l'augmentation sensible des frais d'impression et d'expédition de la revue « Brabant », notre Fédération a pu, au prix de gros sacrifices, maintenir, depuis 1977, le montant de la cotisation annuelle de ses membres à 300 F. La nouvelle hausse des matières premières et des tarifs postaux, enregistrée au cours de ces derniers mois, rend l'édition de notre revue de plus en plus onéreuse.

Ce concours regrettable de circonstances, absolument indépendant de notre volonté, nous oblige à majorer le prix de l'abonnement à notre revue (6 numéros), prix qui sera porté pour l'année 1981 à 350 F (T.V.A. comprise).

Comme nos affiliés pourront le constater, la majoration du prix de l'abonnement que nous sommes contraints d'appliquer est somme toute relativement légère, compte tenu du fait que nos frais ont pratiquement doublé depuis quatre ans. En revanche, grâce à ce petit supplément de cotisation, nous serons en mesure de garder à notre périodique — sans pour autant obérer le budget de nos membres — ce haut standing qui est le sien et que notre Fédération entend maintenir contre vents et marées. Nous prions, dès lors, nos membres de verser, dans toute la mesure du possible avant le 15 janvier 1981, la somme de 350 F, à titre de cotisation pour 1981 au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant à 1000 Bruxelles. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique. Par la même occasion, nous rappelons à nos lecteurs qu'il leur est toujours loisible de souscrire un abonnement combiné, formule leur assurant à des conditions très avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise (12 numéros au total) de notre revue. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 500 F (T.V.A. comprise) à notre C.C.P. mentionnée plus haut.

A titre indicatif, signalons que pour les non affiliés à notre Fédération, la revue « Brabant » sera vendue au prix de 80 F, par numéro, et cela à partir de janvier 1981.

Panorama de la Littérature française et dialectale à Nivelles, par Joseph Delmelle

Le numéro 4/1980 des « Cahiers Nivellois » vient de sortir de presse. Il s'agit d'un numéro spécial de Rif Tout Dju, publié avec l'appui du Conseil culturel de la Communauté culturelle française, de la Province de Brabant, de la Maison de la Culture de Nivelles et de la Ville de Nivelles.

Dans cet ouvrage fort de 112 pages et édité par l'Association culturelle et dialectale de la région nivelloise, l'auteur, Joseph Delmelle, poète, homme de lettres et écrivain du tourisme, bien connu de nos lecteurs pour les remarquables articles qu'il publie régulièrement dans « Brabant » depuis bientôt trente ans, se livre à une intéressante étude de géographie littéraire centrée sur Nivelles et courant des origines à nos jours avec un important volet consacré à la littérature dialectale, menacée de nos jours de disparition.

Dans la préface de ce précieux travail auquel s'est livré Joseph Delmelle, Marcel Lobet, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, souligne notamment « qu'entre autres mérites, Joseph Delmelle a celui de faire revivre tout le passé de Nivelles, depuis les brumes originelles où légende et histoire se confondent comme se mêlent géographie et hagiographie dans les chroniques médiévales. Nous retrouvons ici tous les personnages qui ont hanté nos lectures de jeunesse, de Charlemagne à Godefroid de Bouillon, de Jean de Nivelles à La Fayette, parmi les abbesses et les poètes wallons, les historiens et les folkloristes, tandis que se déroule, dans la campagne voisine, le Tour de Sainte-Gertrude, dont les pèlerins dégusteront, au retour, la renommée « tarte al djote »... »

« ... La vie nivelloise revit à travers ces pages bien documentées où se mêlent érudition et ferveur. Cet hommage par-

ticulier à Nivelles arrive à point nommé, au moment où le Brabant wallon doit prendre conscience, avec plus de lucidité, d'une identité culturelle fondée sur un passé riche et prestigieux. »

Que peut-on ajouter à ces pertinents propos de Marcel Lobet, sinon que tout amateur de littérature, en général, et tout Nivellois, en particulier se doit de posséder cet estimable ouvrage, qui, au-delà d'un contexte historique remarquablement recréé, fourmille en renseignements biographiques sur les nombreux écrivains qui ont vécu et œuvré à Nivelles.

« Panorama de la Littérature française et dialectale à Nivelles » (112 pages), par Joseph Delmelle, peut être obtenu en versant la somme de 180 F (frais de port compris) au C.C.P. 000-0970155-58 de Rif Tout Dju à 1400 Nivelles.

Y.B.

Le chat : thème d'une exposition et d'un concours de dessins

Les 17 et 18 janvier 1981 de 9 à 18 heures au Centre Rogier (Salle Vinci) le CAT CLUB DE BELGIQUE fêtera son 20^e anniversaire. A cette occasion, il organise une grande exposition internationale féline, la 50^e du genre qui est appelée à un grand retentissement international dans le monde des chats. Plus de 1.000 sujets, représentant toutes les races reconnues y compris les plus récentes, sont attendus à cette occasion.

Un concours de dessins dont le thème est « LE CHAT » est ouvert à tous les élèves des écoles bruxelloises ; il est subdivisé en 4 catégories : 4-5-6 ans ; 7-8-9 ans ; 10-11-12 ans ; 13-14-15 ans.

Douze des plus grands juges du monde composeront l'élite désignée pour chat et dessin (U.S.A. - Angleterre - France - Hollande - Allemagne - Belgique...).

Les renseignements complémentaires peuvent être obtenus chez : Madame Rossi, 33, rue Duquesnoy, 1000 Bruxelles ; Tél. : 02/512.12.18 ; 02/513.53.22.

Attention : la date limite pour l'envoi des dessins est fixée au jeudi 8 janvier 1981.

avis - échos - avis - échos

Regards venus d'ailleurs SUR BRUXELLES ET LA WALLONIE

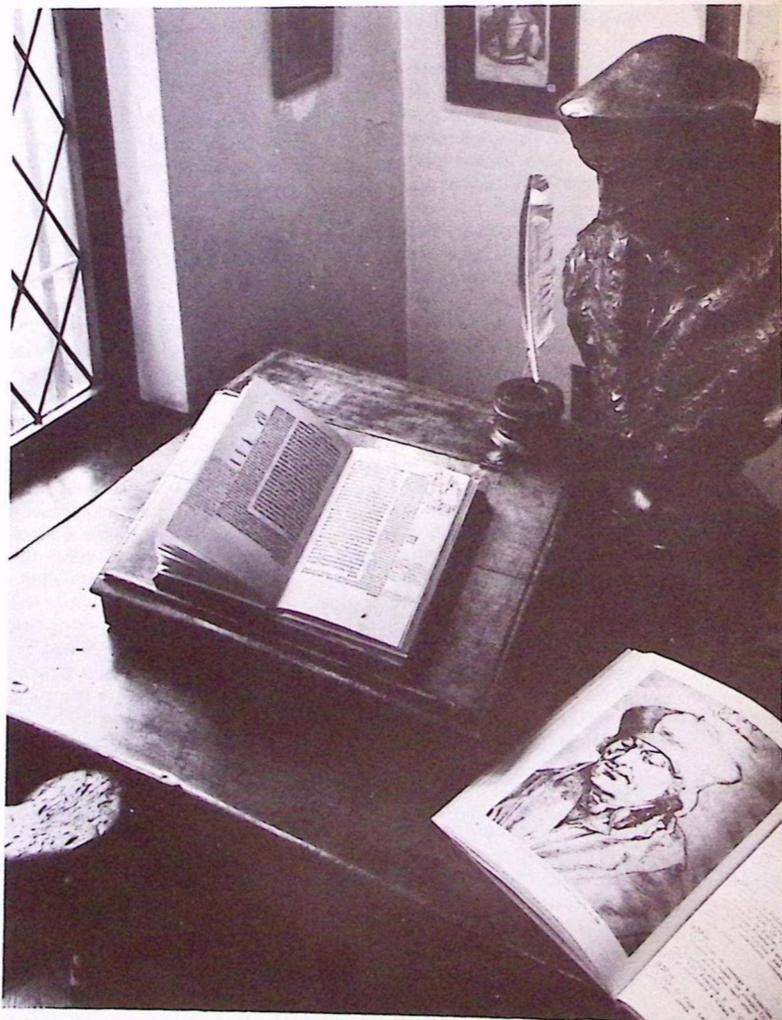
Sous ce titre, **Regards venus d'ailleurs sur Bruxelles et la Wallonie** (1), Monsieur Georges Sion, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, nous présente, aujourd'hui, après **Bruxelles ou les Contes de Mille et un Ans** (2), un ouvrage iconographique et littéraire remarquable qui fera, sans nul doute, autorité en tant que florilège documentaire.

Une série d'auteurs, spécialisés de par leurs compétences et leurs fonctions, nous retransmettent, choisis par eux, des textes provenant d'écrivains, d'artistes, de penseurs, de tous les siècles et de tous les pays, qui ont visité ou ont séjourné dans nos régions. Au hasard des pages de ce splendide livre, nous rencontrons Verlaine à Mons, Van Gogh à Wasmes, Stéphane Zweig chez Verhaeren, Victor Hugo, Charlotte Brontë, Goethe, Erasme, Rimbaud et Voltaire à Bruxelles, Walter Scott à Waterloo, Pétrarque, Paul Claudel et Alexandre Dumas à Liège, Baudelaire chez Rops à Namur, Hemingway à Saint-Hubert, Guichardin à Mons, Louis XIV et Jules Michelet à Tournai, et pratiquement toute l'Europe mondaine à Spa.

Au total, plus de septante villes et sites de la Belgique francophone visités et décrits par cent-quinze auteurs venus d'ailleurs qui nous confient leurs impressions, leurs témoignages, leurs souvenirs dans des pages parfois insolites, souvent admirables, toujours captivantes.

Voilà une anthologie qui ne se « calcule pas », qui doit se lire, se dévorer, serions-nous tentés de dire, mais à petites doses cependant, se contempler, se palper. Une anthologie sensuelle,

Lors de son séjour à Anderlecht, en 1521, le grand humaniste Didier Erasme écrit entre autres : « J'ai repris sous ce climat si pur tant de vigueur que vous me prendriez pour un autre... Le charme de cet endroit et l'incroyable bonté de mon hôte (le chanoine Pierre Wichman) me rendent des forces et me rament ». (Extrait du superbe livre « Regards venus d'ailleurs sur Bruxelles et la Wallonie » paru récemment aux Editions Trois Arches).



avis - échos - avis - échos

vivante, paradoxale dans sa composition, presque parfaite dans son achèvement, en tous cas, extrêmement plaisante par cette juxtaposition savante de l'iconographie la plus recherchée, la plus inédite, la plus achevée dans ses finalités, due à un orfèvre en la matière, Hugues Boucher; et d'un texte qui, ma foi, en dit long sur nos terres romanes, terres de grand et de long passé. A noter, au passage, le choix extrêmement judicieux des légendes accompagnant ces illustrations. Un tout petit défaut, à notre sens : la place étrange occupée par Bruxelles, coincée que notre capitale est entre le Hainaut et le pays de Liège.

A la poésie vertèbrée de cette remarquable présentatrice des terres de Mons, de Charleroi et de Tournai, avec leurs contrastes saisissants entre châteaux et habitats d'industrie, qu'est Marianne Pierson-Piérard, succède, de façon aussi heureuse, le plantureux chapitre consacré à Bruxelles et à son terroir savoureux et imposant, ordonné par Berthe Delépinne, puis l'éloge, très long et parfaitement sagace et judicieux, du pays de Liège, saturé de réminiscences historiques, littéraires et sensibles, par Maurice Piron. Ensuite viennent des pages plus courtes mais tout aussi captivantes sur Spa avec Arthur Haulot, notre ancien commissaire général au Tourisme, comme cicerone, puis sur l'Ardenne sous la conduite de Carlo Bronne, l'illustre académicien et historien. Ici encore, transparait, à travers une fort belle recherche des beautés naturelles, le goût du détail historique, littéraire ou archéologique qui fait flèche.

J.A.

(1) « **Regards venus d'ailleurs sur Bruxelles et la Wallonie** », un livre luxueux, relié, cartonné, format 27,5 x 21,5 cm, couverture en couleurs, 304 pages, plus de 120 illustrations en quadrichromie et bichromie (dessins d'auteurs, gravures, reproductions de lettres et de manuscrits, photographies) paru aux Editions Trois Arches, Bruxelles. Prix : 1.700 F. En vente dans toutes les bonnes librairies ou envoi franco dès réception du versement de ladite somme au compte 210-0611589-56 ou 438-8075491-64.

(2) Dont nous avons traité l'an dernier et qui jouissait d'une présentation compa-

« Bruxelles » par Victor-Gaston Martiny

Les Editions Artis-Historia ont lancé, en mai dernier, le premier titre d'une nouvelle collection « Cités de Belgique » ; ce volume était consacré à Bruges et était dû à la plume experte de M. Van den Abeele, directeur de la Collection et président de l'Association des Monuments et des Cités de Belgique (ICOMOS).

Dès son lancement, cette collection s'est affirmée comme un véritable succès, puisqu'en quelques mois, « Bruges » a largement dépassé les 20.000 exemplaires vendus !

Le second titre, « Bruxelles », qui vient de sortir de presse a pour auteur Victor-Gaston Martiny, bien connu de nos lecteurs pour ses passionnantes et savantes études parues dans notre revue « Brabant ».

Architecte urbaniste en chef — Directeur honoraire à la Province de Brabant, V.-G. Martiny joint à sa formation de base celles d'historien de l'art et d'urbaniste. Praticien et théoricien tout à la fois, professeur d'histoire de l'architecture et de l'aménagement des villes à l'Université Libre de Bruxelles, il était tout désigné pour résumer l'origine et le développement physique de la capitale de la Belgique à travers ses monuments.

Membre de l'Académie et de la Commission royale des Monuments et des Sites, il a publié de nombreuses monographies d'édifices et plusieurs biographies d'architectes auxquelles il s'est référé pour écrire ce deuxième volume de la série « Cités de Belgique » : **Bruxelles**.

Préfacé par le bourgmestre P. Van Halteren, ce livre luxueusement illustré retrace l'évolution de la capitale au long de ses nombreux chapitres :

- Habitats primitifs
- Le castrum
- Bruxelles prend la forme d'un pentagone
- Bruxelles au siècle de Bourgogne

- Bruxelles, capitale des Pays-Bas
- Bruxelles, carrefour commercial et place de guerre
- L'architecture bruxelloise à l'échelle de la France
- Bruxelles à l'heure hollandaise
- Bruxelles, capitale de la Belgique.

Particulièrement centré sur l'architecture de la cité, il offre une documentation d'une richesse exceptionnelle notamment par la juxtaposition heureuse d'illustrations anciennes et contemporaines.

L'histoire de Bruxelles revit encore dans le bref commentaire qui jalonne les 240 dates marquant les événements importants que la ville a vécus au cours de sa longue histoire.

« Bruxelles », un volume relié de 128 pages, agrémenté de plus de 100 illustrations parmi lesquelles 83 quadrichromies dont plusieurs en grand format (double page), et 24 reproductions en noir et blanc.

« Bruxelles » par Victor-Gaston Martiny est vendu au prix de 180 F. Les illustrations peuvent être obtenues en échange de 500 points Artis-Historia.

Signalons, pour terminer, que la collection « Cités de Belgique » présentera, dans les mois à venir, les titres suivants : « Liège » en mars 1981, « Anvers » en octobre 1981, « Gand » en mars 1982 et, ensuite, Namur, Malines, etc...

Y.B.

Réflexions sur 150 ans d'architecture en Belgique

Dans l'article consacré à ce sujet par le professeur Victor-Gaston Martiny, article paru dans le numéro « Spécial 150^e Anniversaire » (2-3, 1980) de notre revue « Brabant », Joseph Poelaert a été signalé erronément comme étant né en 1812. En réalité, ce grand architecte naquit en 1817. Par conséquent, il convient de lire, à propos d'Alphonse Balat (page 98, 2^e colonne, avant-dernière ligne) « d'un an son cadet » et non pas « de six ans son cadet ».

avis - échos - avis - échos

Une nouvelle association de défense de la nature

Dans le vaste ensemble de la conservation de la nature et de l'environnement, une nouvelle association vient de naître, portant le nom, lourd de promesses, de « Pro Natura ».

Considérant que le combat pour l'environnement n'est pas encore gagné, « Pro Natura » a décidé de lever un nouveau contingent de troupes fraîches, visant à traduire les exigences de la conservation écologique en actions concrètes. « Pro Natura » entend ainsi s'en prendre aux « dépôts d'immondices clandestins, papiers, bouteilles, boîtes à conserves, arbres abattus en fraude, végétaux piétinés, nichées et couvées dérangées ou pillées ».

L'association considère que les lois, les règlements, les panneaux d'interdiction ne suffisent plus, mais qu'il faut surveiller, observer, conseiller, éduquer un public souvent inconscient, parfois négligent, presque toujours mal informé, « ... qu'il faut être là, sur le terrain, pour prévenir les dégradations ou y porter remède »; à cet effet, elle se propose de former des équipes de volontaires, dont la mission complexe sera de :

- surveiller une portion de territoire (tout spécialement en période de nidification et de reproduction des espèces animales);
- informer et éduquer le public;
- signaler toutes les agressions contre la qualité de l'environnement;
- contribuer à l'aménagement de réserves ou de sites naturels;
- entretenir les chemins creux, planter des haies ou écrans de verdure, installer des nichoirs, etc.

Pro Natura : Chaussée de Waterloo, 757, 1180 Bruxelles, tél. 02/345.90.28. Cotisation : 350 F. Acceptation des dons.

J.A.

Les moulins tournent encore...

La Fédération du Tourisme de la Province de Hainaut vient de sortir de presse, pour marquer la fin de l'expo-

DITS delikatessen

La boutique vous propose un choix inédit des plus fines charcuteries (de DITS naturellement).

Un choix surabondant d'assiettes froides conditionnées. Un service cordial. A découvrir...

Lindestraat 10 — 2850 Keerbergen
Tél. 015/51.44.85

Grande surface en face de Delhaize — Keerbergen
Ouvert en permanence, dimanche et jours fériés aussi, de 8 h à 20 h



« DITS FEEST HOEVE » à Rijmenam : service culinaire délicat au sein d'une vieille ferme flamande, au milieu d'un magnifique cadre champêtre. Ouvert à toute réunion de groupe, repas de mariage et de communion, banquets. Restaurant, bar, salon de réception jusqu'à 500 personnes. Parking géant.



De „Dits Feest Hoeve”
Rijmenam

Meiboomstraat 7 — 2830 Rijmenam
Tél. 015/51.13.67 — télex 21776

Service de restaurant : dimanches et jours fériés de 12 à 19 heures.

« Dits Feest Hoeve » à Rijmenam

Ouvert tous les jours pour festivités, banquets et dîners privés

DITS delikatessen

La boutique vous propose un choix inédit des plus fines charcuteries (de DITS naturellement).

Un choix surabondant d'assiettes froides conditionnées. Un service cordial. A découvrir...



Kasteelstraat 1 — 1900 Overijse
(en face de Delhaize) Tél. 02/687.44.38

Ouvert tous les jours aussi
dimanches et jours fériés de 8 à 20 heures
Le vendredi de 8 à 21 heures.

sition organisée à Ellezelles, à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de l'indépendance de la Belgique, un ouvrage de belle présentation, intitulé « LES MOULINS TOURNENT ENCORE... ».

L'auteur est Jacques Vandewattyne, spécialiste en moulins à vent et à eau. Cet ouvrage comporte 84 pages et est présenté, sous une couverture en quatre couleurs, montrant le moulin du

Cat Sauvage à Ellezelles en pleine activité.

Il comporte septante-huit illustrations et constitue un document indispensable pour une meilleure connaissance de ce sujet.

On se le procure, en versant la somme de 193 fr au compte Banque de Bruxelles-Lambert à Mons n° 370-0890147-65 de « Editions Hainaut-Tourisme à Mons ».

Les manifestations culturelles et populaires

DECEMBRE 1980

BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B », 61, rue du Marché-aux-Herbes ; « Métiers d'Art de la Province de Brabant » (jusqu'au 2 janvier 1981) — Au Passage 44 : Exposition « Vive la Radio » consacrée à l'histoire passionnante de la radio (jusqu'au 4 janvier 1981) — Aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, 3, rue de la Régence : « 150 Ans d'Art belge ». Cette exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 13 heures et de 14 à 17 heures (jusqu'au 4 janvier 1981) — Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire) : « Prima Italia », arts italiens de 1100 à 100 avant Jésus-Christ. Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 16 h 30. Fermé le 25 décembre et le 1^{er} janvier (jusqu'au 7 janvier 1981) — A la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite, 12, rue des Boiteux : Exposition « L'Influence de la photographie sur 150 ans de peinture en Belgique ». Ouvert tous les jours, de 10 à 18 heures. Fermé le 25 décembre et le 1^{er} janvier (jusqu'au 11 janvier 1981) — A la Maison de la Bellone, 46, rue de Flandre : Exposition du célèbre scénographe tchécoslovaque Josef Svoboda. Ouvert tous les jours, de 12 à 18 heures ; le dimanche de 11 à 13 heures ; fermé le lundi et les jours fériés (jusqu'au 25 janvier 1981) — Au Palais des Beaux-Arts : « Art Nouveau en Belgique », plus de 700 œuvres illustrant l'architecture, la peinture, la sculpture, le mobilier, l'orfèvrerie, la céramique, la bijouterie, le vitrail, le verre, la littérature, etc... durant les années 1880-1910. Ouvert tous les jours de 10 à 18 heures ; le mercredi de 10 à 22 heures ; fermé le lundi (jusqu'au 15 février 1981).

JANVIER 1981

- 9 **BRUXELLES** : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : Retrospective Charles Counhaye (jusqu'au 25 janvier).
- 11 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon FLOREX (jusqu'au 14 janvier).
- 14 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon International des Véhicules Utilitaires (jusqu'au 25 janvier).
- 15 **BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (Auditorium) : Midis du Cinéma. Au programme : « Portrait de Frans Hals » de Frans Dupont et « Restauration de la Ronde de Nuit », production Polygoon, Hilversum (à 12 h 30).
- 18 **ESSENE** : Fête folklorique de la Saint-Antoine (dans la matinée). A cette occasion, les fidèles et les sociétés apportent à l'église leurs offrandes (jambons, têtes de porc, boudins... mais aussi des animaux vivants : poules, lapins, pigeons, oies, cochons de lait, etc...). Après l'office, une pittoresque vente aux enchères des dons se déroule sur le parvis de l'église, tandis que des tartines garnies de tête pressée sont offertes aux spectateurs. Après quoi, la fête se poursuit dans une ambiance typiquement breughelienne.
- 25 **GALMAARDEN** : Fête folklorique et religieuse de la Saint-Paul au hameau de Saint-Paul. Il s'agit d'une très vieille tradition populaire dont les origines remontent à 1382. Le matin, une messe solennelle a lieu dans la chapelle Saint-Paul avec bénédiction des petits pains de seigle (Pauwelbroodjes). L'après-midi, à partir de 14 h 30, se déroule la chevauchée de Saint Paul, qui se termine, vers 16 heures, à la chapelle où, dans le cadre d'une manifestation typique, les petits pains réputés miraculeux sont lancés dans la foule.
- 29 **BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (Auditorium) : Midis du Cinéma. Au programme : « Hieronymus Bosch » de François Weyergans et « Le sculpteur belge Reinhoud » de Jean Antoine (à 12 h 30).

FEVRIER 1981

- 6 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon BATIBOUW (jusqu'au 15 février).
- 8 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon EUROPACADO (jusqu'au 16 février).
- 12 **BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (Auditorium) : Midis du Cinéma. Au programme : « Agulana » de Gérald Frydam et « Le Cubisme » de Daniel Lander.
- 20 **BRUXELLES** : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : « Métiers d'Art de la Province d'Anvers » (jusqu'au 8 mars).
- 26 **BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (Auditorium) : Midis du Cinéma. Au programme : « To speak or not to speak » de Raoul Servais et « Le Dadaïsme » d'Adrien Maben.
- 27 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Exposition Internationale Avicole et Porcine (jusqu'au 1^{er} mars).

MARS 1981

- 1 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon EUROBA (jusqu'au 10 mars).
- 3 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon TRANSTO (jusqu'au 7 mars) — Grand Cortège carnavalesque (à 14 h 30).
- VILVORDE : Grand Cortège carnavalesque (à 19 h 30).
- 8 **NIVELLES** : Grand Cortège carnavalesque (à 14 heures).
- 9 **NIVELLES** : Carnaval Aclot (à 19 heures).
- 12 **BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (Auditorium) : Midis du Cinéma. Au programme : Le Bauhaus « Le masque et l'homme » d'Oscar Schlemmer, « Projections chromatiques en réflexion » de Kurt Schwertfeger et l'avant-garde en France « Emak Bakia » de Man Ray (à 12 h 30).
- 13 **BRUXELLES** : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : « Métiers d'Art de la Province de Hainaut » (jusqu'au 29 mars).
- 14 **LOUVAIN** : Grand Cortège carnavalesque (à 15 heures).
- ZAVENTEM : Grand Cortège carnavalesque (à 15 heures).
- 15 **ZOUTLEEUV** : Grand Cortège carnavalesque.
- 21 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon des Vacances (jusqu'au 29 mars).
- 22 **SCHERPENHEUVEL** : Grand Cortège carnavalesque (à 15 heures).
- 26 **BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien (Auditorium) : Midis du Cinéma. Au programme : « Malevitch et le Suprématisme » d'Yves Kovacs et « Paul Klee » de Will Grohmann et Georges Van der Rohe (à 12 h 30).
- 28 **AARSCHOT** : Grand Cortège carnavalesque (à 14 heures).
- 29 **BRUXELLES** : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon BEL-JOUETS (jusqu'au 5 avril).
- HAL : Grand Cortège carnavalesque (à 15 heures).
- NEERHEYLISSEM : Grand Cortège carnavalesque (à 14 heures).